

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire

Only edition available/
Seule édition disponible

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

1884

L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes

AVANTAGES

Primes Spéciales

ACCORDÉES A TOUS LES ABONNÉS

par voie de

LOTÉRIE

au commencement de chaque année.

9ÈME ANNÉE.—No 1.

OTTAWA

1er Janvier 1884.

ABONNEMENT:

\$2 PAR AN

PAYABLE D'AVANCE

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas; Cédx qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

BULLETIN.

L'ALBUM DES FAMILLES, accessible à toutes les bourses par son bon marché paraît le 1er de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonne, formant un volume de 384 pages, composé de matières ainsi classées :

Religion.—Extraits d'ouvrages, où l'on expose les preuves de la Religion, les dogmes de la Foi, les règles de la Morale, etc.

RAPPORTS et LETTRES édifiantes sur les Missions du Canada et de l'Étranger.

EXPOSÉ et RÉSUMÉ de tous les faits et de toutes les questions d'actualité religieuse soulevées dans l'intervalle de chaque livraison

Littérature.—Choix varié des meilleures productions, tant du Canada, que de l'Étranger. Les sujets ayant trait aux matières suivantes entrent dans le cadre de cette publication, savoir :

Philosophie, Eloquence, Discours, Légendes, Critiques, Bibliographies, Voyages et Œuvres d'imagination.

Histoire.—Mémoires sur le Canada et autres pays; Aperçus sur l'histoire de l'Église et du Clergé; Etudes des Mœurs et des Monuments, etc., etc.

Sciences et Beaux-Arts.—Découvertes scientifiques, et applications des sciences aux arts. Revues des Concours et compte-rendu des œuvres d'art.

Biographies.—Galerie nationale de portraits historiques, politiques et littéraires du Canada et de l'étranger.

Archéologie.—Rapports et Inscriptions des Monuments, tant en Canada qu'à l'Étranger, et de la découverte des Ruines, etc., etc.

Agriculture.—Travaux, recherches, découvertes et perfectionnements.

Tempérance et Luxe.—Exposé des causes et des funestes effets de l'Intempérance et du Luxe, et autres désordres dans la société.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à STANISLAS DRAPEAU, Éditeur-proprétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1065, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

AUX DIRECTEURS DE CHŒURS. MUSIQUE SACRÉE

Le soussigné à l'honneur d'informer MM. les Directeurs des Chœurs des Eglises, Collèges et Communautés, qu'il est l'agent pour la vente des Œuvres Musicales de M. L'ABBÉ GIELY, chanoine honoraire, de Valence (France). Voici les titres des principaux morceaux de chant, avec les prix, savoir :

Messe Musicale,

A TROIS VOIX

Avec accompagnement d'orgue.....Prix : \$0.75.

Harmonies Religieuses,

POUR LES

Saluts du Saint-Sacrement, consistant en Solos, Duos et Chœurs variés, avec accompagnement d'orgue.

Brochure in-8o de 240 pages.....Prix : \$1.50.

Fleurs de Juin

OU

CHANTS AU SACRÉ CŒUR,

A TROIS VOIX,

Avec accompagnement d'orgue.

Brochure de 120 pages.....Prix : \$1.25.

Le Sacré Cœur de Jésus

Cantate solennelle composée de Solos, Duos et Chœurs variés (formant sept parties distinctes) avec accompagnement d'orgue.....\$0.75.

Gloire à Marie,

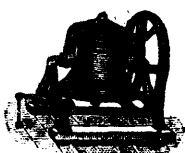
Cantate solennelle à N.-S. de Lourdes, avec Solos Duos et Chœurs.....Prix : \$0.40.

A la Vierge Immaculée,

Chant solennel, avec Solo, Duo et Grand-Chœur
Prix : \$0.50.

S'adresser à STANISLAS DRAPEAU,
Directeur de l'Album des Familles,
P. O. Boîte 1065, Ottawa,
Seul agent pour le Canada.

Fonderie McShane,



Des célèbres **CLOCHES** et **CABILLONS** pour Eglises, Chapelles, Couvents, Académies, etc. La liste des prix et circulaires sont fournies gratuitement sur demande.

S'adresser à

HENRY McSHANE & Cie,

BALTIMORE [M.S.]
Etats-Unis.

CHANTS DE NOËL

L'Enfant de la Crèche

Solo et chœur à trois voix, avec accompagnement d'orgue. Paroles et musique de l'abbé E. A. GIELY.

PRIX..... \$0.15

Gloria in Excelsis Deo

Cantique solennel pour la nuit de Noël. Solo et chœur à trois voix, avec accompagnement d'orgue.

PRIX..... \$0.20

S'adresser à STANISLAS DRAPEAU,

Directeur de l'Album des Familles,

P. O. Boîte 1065, Ottawa,

Seul agent pour le Canada.

Pour le Mois de Marie

Guirlande a Marie!

BROCHURE DE 160 PAGES.

Renfermant 32 Chants à la Ste Vierge

ET UN

REGINA CÆLI,

pour le Mois de Marie et ses Fêtes

Solos et Chœurs très variés.

Paroles et Musique de l'abbé E. A. GIELY, chanoine honoraire de Valence (France).

Prix : \$1.25.

L'approbation donnée à l'auteur par Mgr l'Evêque de Valence, pour la publication de cette œuvre sacrée, renferme ce qui suit :

“ Je viens de lire avec le plus vif intérêt les nouvelles poésies que vous allez publier en l'honneur de la sainte Vierge. Que de grâce, de parfums, de fraîcheur on y trouve ! Elles méritent bien le titre que vous leur donnez : jamais Guirlande ne fut composée de plus belles fleurs !
“ On aime à voir leur riante parure et à respirer leur suave odeur.
“ Avec ces caractères, je ne doute pas que le public ne leur fasse, comme à leurs sœurs aînées, le meilleur accueil.
“ Tout à vous en N.-S., et en Celle qui vous a inspiré de si pieux cantiques.”

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU,

Directeur de l'Album des Familles,

P. O. Boîte 1065, Ottawa.

Seul Agent pour le Canada.

SOMMAIRE :

Bulletin Religieux

Instructions sur la Religion, (suite)..... 1

Feuilleton

Graziella ou les Epreuves d'une Orpheline, par Madame Louise LABROCCOY..... 3

Les Fiancés, (suite), par A. MANZONI..... 11

Histoire

L'Irlande, par l'abbé ORSINI..... 15

Un Auteur récompensé par un brevet de mandiant..... 15

Monographie

Le premier Noël dans le monde par l'abbé ORSINI..... 18

Noël! par Théodore de BOUVILLE. 20

Corbeille Poétique

La jeune Novice et l'Ange, par ALTAIR..... 21

Le Canada au 19e siècle, par A. B. ROUTHIER..... 21

A la sainte Vierge, par François MODELON..... 21

Biographie

Sir Charles Tupper, (suite), par CHAS THIBAUT..... 22

Collaboration

La dernière allumette ou une partie de pêche accidentée, par Eugène RENAULT..... 25

Les Noces d'Or de la Révérende Sœur St-Bernard..... 28

Maximes et Pensées.

Pensées diverses..... 18

Informations spéciales

Nos souhaits !..... 30

La Nouvelle Année..... 31

Articles remis..... 32

La Presse catholique..... 32

BIBLIOTHEQUE RELIGIEUSE.

ABONNEMENT

\$2

PAR ANNÉE

(Payable d'avance)

L'Album des Familles

ANNONCES

Elles seront publiées
sur le couvert.
(Voir le tarif à la
dernière page.)

REVUE MENSUELLE.

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à Stanislas Drapeau, Editeur Propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1065, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

Bulletin Religieux

INSTRUCTIONS

SUR LA

RELIGION,

Pourront servir de lectures du soir dans les familles,
ainsi que dans les Pensionsnats de jeunes
gens et de jeunes filles.

OU

LE CATECHISME EXPLIQUE.

PREMIERE PARTIE

CE QU'UN CHRÉTIEN DOIT SAVOIR

Histoire de la religion avant Jésus-Christ.

(Suite.)

CHAPITRE V

MOÏSE ET LA LOI ÉCRITE

Un père de Madian, un homme simple et droit, sans lettres et sans beaucoup de courage, appartenant à la famille de Jacob, fut chargé par le Seigneur d'opérer la délivrance de son peuple, de le faire sortir d'Égypte et de le ramener dans le pays que ses pères avaient autrefois habité. Le Seigneur ne pouvait montrer, d'une manière plus évidente, qu'il voulait être lui-même le sauveur des fils d'Israël, qu'il prenait leur cause en main, et que les instruments les plus humbles, choisis par lui, devenaient

capables des plus grandes entreprises. Moïse dut, à son obéissance absolue aux ordres de Dieu, de devenir l'un des plus grands prophètes d'Israël, le conducteur de la nation et le sauveur du peuple prédestiné. A travers les plus grandes difficultés, il parvint à tirer miraculeusement de leur servitude ses frères devenus fort nombreux. Le Seigneur lui fit trouver un passage à travers les eaux de la mer Rouge qui se séparèrent tandis que le peuple élu devait traverser leurs flots, et qui se réunirent aussitôt après qu'il eût passé, pour engloutir les Égyptiens et leur roi qui marchaient à sa poursuite. Moïse, ne connaissant ni les grandes voies du désert, ni les moyens de subvenir aux nombreuses difficultés qu'il rencontrerait dans son entreprise, parvint, avec l'aide de Dieu, à triompher de tous les obstacles, à maintenir dans l'unité quarante mille personnes, éprouvées par toutes sortes de disgrâces, qu'attiraient sur elles de constantes défaillances, à leur faire traverser le grand désert dans lequel Dieu les tint pendant quarante ans pour punir leur défaut de soumission envers lui et envers son mandataire, et à les conduire jusqu'au mont Nébo, des hauteurs duquel on pouvait apercevoir enfin la terre vers laquelle il les conduisait. Mais comme Moïse n'avait pas toujours été animé envers le Seigneur de la confiance qu'il aurait dû garder vis-à-vis de celui qui le protégeait si visiblement, il mourut avant le terme de ce merveilleux voyage : la consolation d'entrer

dans la terre promise lui fut refusée; il dut se contenter du bonheur qu'il éprouva à la voir et à la saluer de loin.

La mission de Moïse ne consista pas seulement à conduire le peuple de Dieu jusqu'aux limites de la terre de Chanaan. La nation sainte lui dut aussi sa législation religieuse et civile, et la réunion, dans un livre dont nous avons déjà parlé, de toutes les traditions orales conservées jusqu'à lui.

Les lois religieuses de Moïse comprenaient, en premier lieu, le Décalogue que Moïse reçut de la main de Dieu, et les lois qu'il composa lui-même sous l'inspiration d'En-haut, pour être le commentaire du Décalogue et en faciliter au peuple l'accomplissement. Ces lois avaient deux buts principaux : elles assuraient la fidélité du peuple hébreu au service du Seigneur, en lui prescrivant les observances cérémonielles qu'il devait garder, le genre des sacrifices qu'il devait offrir, et les pratiques religieuses qu'il devait observer ; elles représentaient par des actes symboliques, les circonstances de la vie et de la mort du Sauveur, ainsi que la manière dont il accomplirait la rédemption du monde.

Les lois civiles de Moïse avaient aussi un double but : elles assuraient la conservation de la nation juive dans l'unité, en la séparant des nations païennes, et elles rappelaient, presque à chaque instant,—par la multitude des objets auxquels elles touchaient,—que Dieu voulait en être le Roi

temporel et terrestre. Quand on étudie avec sérieux le caractère spécial du peuple d'Israël et celui de la législation, civile et religieuse, qu'il reçut de Moïse, on constate un rapport frappant entre les deux, et l'on ne saurait s'étonner que la loi mosaïque ait duré pendant deux mille ans sans subir aucune altération essentielle, parce qu'on est frappé du rapport de convenance qui existait entre cette législation et le peuple auquel elle s'adressait.

Aussi bien, faut-il reconnaître que le peuple juif a dû à cette législation d'être préservé de l'idolâtrie, dont les pratiques superstitieuses avaient envahi le vieux monde. Il lui a dû aussi d'avoir conservé la promesse d'un Rédempteur à venir. Saint-Paul a pu l'appeler "l'ombre des choses futures", créant ainsi des mots d'une portée nouvelle. L'ombre ne se produit ordinairement que grâce à un objet présent qui la projette : en Israël, les choses futures étaient rendues si présentes par la loi mosaïque qui les indiquait avec une précision parfaite, que l'ombre des choses à venir a pu se projeter avant qu'elles existassent réellement.

CHAPITRE VI

DU GOUVERNEMENT DES JUGES ET DES ROIS

Ceux qui, après Moïse, gouvernèrent le peuple de Dieu portèrent le nom de Juges. Ce nom désigne spécialement des hommes chargés de rendre la justice, et de mettre fin aux litiges soulevés entre des frères. Les juges d'Israël n'étaient pas investis uniquement de ce pouvoir : ils exerçaient concurremment toutes les fonctions que comporte le gouvernement d'une nation. Mais comme ils devaient veiller avec un soin particulier sur l'observation de la loi de Moïse, on leur donna le nom de juges, à cause de la prérogative spéciale qui appartient au juge d'interpréter la loi et de la faire observer.

On ne voit pas trop, dans la Bible, les motifs pour lesquels les Juifs souhaitèrent avoir des rois. Cependant une plainte formulée par le Seigneur, au moment où il remplaçait la judicature par la royauté, nous permet de comprendre comment l'établissement de la royauté en Israël fut une concession que Dieu fit à son

peuple. Le Seigneur dit : "Ce n'est pas vous, juges d'Israël, qu'ils ont méprisé ; c'est moi-même : ils ne veulent pas que je règne sur eux." La théocratie mosaïque laissait à Dieu même le pouvoir royal ; les fonctions de juge, et le nom même de celui qui les remplissait, indiquaient, plus particulièrement que le titre de roi, sa dépendance vis-à-vis de Dieu, le roi véritable de son peuple. Cependant, bien qu'il se plaignait que les Juifs eussent demandé un roi, le Seigneur leur en donna un, qu'il choisit lui-même et qu'il fit sacrer par un prophète.

Le premier de leur roi fut Saül. Il exerça le pouvoir royal avec équité pendant une partie de son règne ; mais Dieu fut obligé ensuite de le rejeter à cause de sa désobéissance. David lui succéda. David fut un roi selon le cœur de Dieu, et le Seigneur lui accorda des grâces si spéciales que ses chants sacrés, les Psaumes, ont été adoptés par l'Église pour exprimer à Dieu les sentiments les plus délicats et les plus profonds. Il commit cependant plusieurs fautes, dont une très grande, dans l'exercice du pouvoir royal ; mais il sut effacer ces fautes par un admirable repentir. Ce fut David qui termina la période de guerres dans laquelle avait été engagé le peuple depuis Moïse et Josué, pour son établissement dans la terre promise. Dès qu'il se fut emparé de la cité des Jebusiens, il put initier son peuple aux travaux féconds de la paix. Le Seigneur lui refusa pourtant, à cause de ses péchés et à cause du sang qu'il avait répandu, l'honneur de lui construire un temple, le temple qui devait remplacer le tabernacle, demeure mobile que Moïse avait construite par ordre de Dieu et selon le plan qu'il en avait reçu. Toutefois, David eut la gloire de préparer la plupart des matériaux qui devaient servir à la construction du temple, et il en légua, avec la couronne, l'achèvement à son fils Salomon, célèbre par sa sagesse. Le règne de Salomon marqua la période la plus glorieuse de l'histoire du peuple juif. Il jouissait pacifiquement de ses laborieuses conquêtes ; les douze tribus qui le formaient, et à qui Josué avait partagé la terre promise avant même qu'elle ne fut

en leur possession, étaient unies, actives, laborieuses ; Dieu était servi par elles comme il voulait l'être ; le roi, malgré quelques égarements dont il sut revenir, acquérait une telle célébrité, par ses œuvres et par sa sagesse, que les rois voisins venaient le visiter pour le contempler dans sa gloire et dans sa magnificence, et pour le prendre comme arbitre dans leurs différends. Jamais, enfin, le peuple de Dieu n'avait atteint jusque-là, au même degré, l'idéal que le Seigneur semblait s'être proposé lorsqu'il l'avait choisi. Mais cette prospérité ne survécut pas au monarque qui l'avait formée pour une très grande part. A peine Salomon était-il mort que, sous Roboam, son fils et son successeur, le peuple juif se sépara en deux royaumes, entre lesquels devait exister, pour de longs siècles, une implacable inimitié.

On se tromperait, si l'on pensait que cette séparation fut sans influence sur les destinées de la Révélation. Les promesses divines se concentrèrent dans le plus petit, mais le principal des deux royaumes, le royaume de Juda, dans lequel devait naître le Sauveur du monde. L'inimitié qui régnait entre les deux fractions du peuple nous a valu de constater, dans le Pentateuque samaritain, comparé au Pentateuque tel qu'on l'avait dans la tribu de Juda, la fidélité parfaite avec laquelle le royaume des dix tribus sut respecter l'intégrité de ce document essentiel.

La conduite du peuple juif, sous les rois, ne fut point exempte de reproche. Il abandonna souvent le culte du vrai Dieu, et il en fut puni par des guerres et par la captivité. Un moment, il fut déporté presque tout entier soit en Chaldée, soit en Égypte.

Dieu cependant ne se départit point de la vigilance miséricordieuse qu'il devait exercer sur lui, dans l'intérêt de la très sainte humanité de son Fils. Il lui accorda, sous les rois Asmonéens, une période glorieuse par la lutte et par les alliances qu'il conclut avec les Spartiates et avec les Romains, et il lui suscita des prophètes qui tâchèrent de le ramener au devoir par leurs exhortations, au les promesses et par les menaces qu'ils lui adressèrent au nom du Seigneur.

Feuilleton.

GRAZIELLA

OU

LES ÉPREUVES D'UNE ORPHELINE

PAR

M^{ME} LOUISA LABROCQUY.

Avant-Propos.

I

Nous sommes à Anvers, à l'hôtel de la baronne de Mirville où se prépare, pour le soir même, une fête des plus brillantes.

Déjà les grands salons resplendissent sous les mille feux des bougies qui se réfléchissent à l'infini dans des glaces nombreuses, et font briller de tout leur éclat les meubles luxueux, les plantes rares, les statues et les objets d'art de tout genre, qu'on y a réunis à profusion.

Assurément, au milieu de tant de richesses, on doit penser que le malheur et la pauvreté sont bannis de cette terre, et qu'un printemps éternel nous enlace de ses guirlandes fleuries.

Combien, hélas ! nous en sommes loin.

Au dehors de ces salons éblouissants où l'air est imprégné des senteurs les plus suaves, règne un froid vif et perçant ; au dehors sévit l'hiver avec toutes ses rigueurs.

Le sol est recouvert d'un triste manteau de neige ; le ciel, d'un bleu sombre, est parsemé de myriades d'étoiles ; un vent glacial souffle partout, et fige pour ainsi dire le sang dans les veines de ce pauvre homme qui longe d'un pas incertain le trottoir de l'hôtel, de cette malheureuse mère qui, pressant son enfant sur son sein, demande en tremblant une aumône ; de ce jeune garçon qui grelotte en vous tendant la main, à vous, jeunes gens chaudement enveloppés de fourrures !

Ne nous occupons pas des équipages qui, roulant à grand bruit et

ébranlant le pavé de la rue, viennent s'arrêter devant la porte de Mirville, et introduisons-nous dans une des chambres du premier étage de la maison.

Nous y trouvons une jeune fille, rêveuse, à la fenêtre, l'œil fixé sur la scène de contraste qui se déroule devant elle, là, dans la rue. On dirait qu'elle souffre avec les pauvres et les malheureux qui courent après les voitures en mendiant une aumône ; et pourtant, elle aussi a revêtu une magnifique toilette de bal ; elle aussi est parée de superbes bijoux ; des fleurs couronnent sa tête blonde ; elle aussi va prendre part à cette fête dont elle sera peut-être le plus bel ornement.

Qui donc est-elle ?

Graziella, demoiselle de Herlicum, enfant de noble souche, mais sans fortune, circonstance qui atténue singulièrement l'éclat de son blason. Toute sa richesse consiste dans une beauté exceptionnelle, beauté physique et morale. On ne saurait voir cette jeune fille, dans la splendeur de ses vingt ans, sans songer aux types angéliques créés par un de nos plus grands maîtres en peinture. L'œil se reposerait à l'infini, avec le même bonheur, sur ces yeux bleus transparents, sur ce teint d'une fraîcheur sans égal, sur ces lèvres de pourpre rosée, sur ces cheveux blonds si soyeux. On dirait que le Créateur s'est plu à revêtir la douce enfant de toutes les beautés, afin de la faire briller comme une perle fine entre toutes les femmes.

Dans sa riche toilette de bal, et malgré les larmes qui obscurcissent son regard, elle est plus belle encore que jamais ; car les larmes nous prouvent que le luxe n'a pas desséché son cœur et émoussé sa sensibilité ; que les accents joyeux de la musique ne l'ont pas empêché d'entendre la voix des pauvres qui, peut-être, souffrent de la faim.

" Oh ! se dit-elle tout bas, en levant vers le ciel ses yeux humides, si j'étais riche et puissante, combien de maux je soulagerais, combien de blessures je guérirais, combien de sécherai de larmes ! Mais, ô mon Dieu, je ne possède rien ! Je ne suis moi-même qu'une infortunée, nourrie du pain de l'opulence, et recueillie par des mains étrangères. Je n'ai rien, rien,

pas même ce que vous avez, vous autres pauvres gens : un père, une mère ! Et cependant, je me le dis quelquefois : Dieu m'a donné une mission à remplir en ce monde... Quand je vois de pauvres mères, des petits enfants dénués de tout, des vieillards tremblant de froid et de faim ; je sens en mon cœur un mouvement qui me pousse vers eux, qui me presse d'aller les consoler et les aider, qui me dit d'aimer les mères comme j'aurais aimé la mienne, les enfants, comme mes frères et sœurs, les vieillards comme mon père. Je retrouverais en eux une famille, la famille de Dieu : les pauvres ne sont-ils pas les enfants de prédilection du Père céleste ? "

— Mademoiselle Graziella, interrompit d'un ton inquiet et affectueux une voix de femme : madame est mécontente de votre long retard. Les salons sont déjà encombrés d'invités.

Graziella frissonna ; elle craignait le courroux de la sévère baronne ; aussi, donnant un rapide coup d'œil à sa glace, et essuyant les larmes qui perlaient sur ses joues, se hâta-t-elle de quitter sa chambre pour se rendre à la salle de bal, au milieu de ce tourbillon de luxe et de richesses. Elle y entra, le cœur gros de l'émotion que lui avait fait éprouver le contraste frappant que nous avons décrit.

Dans ce brillant milieu, Graziella était, comme partout, merveilleusement belle, et rien d'étonnant si la naïve jeune fille s'était vue, en un instant, entourée d'un essaim de jeunes soupirants empressés de brûler devant elle, à qui mieux mieux, l'encens de la galanterie. Elle ne s'en énorgueillissait guère, mais cependant un sourire de contentement vint se jouer sur ses lèvres. C'est que l'empressement des jeunes gens la sauvait pour le moment du courroux de la baronne, qui l'avait gratifiée au passage d'un coup d'œil rapide, chargé de colère et d'envie. La baronne était une femme d'une cinquantaine d'années, passablement épaisse, mais, en somme, d'un port majestueux encore. Le temps ne l'avait pas épargné ; un examen attentif eut fait découvrir maint fil argenté dans les ondes de sa chevelure, et

nous nous trompons fort, ou le fard n'était pas absolument étranger à la fraîcheur juvénile de son teint, fraîcheur que la baronne prisait tout particulièrement. Mais à la lumière des bougies, un connaisseur expert lui-même eût pu s'y tromper, tant était savamment combinée la toilette brillante que Mme de Mirville avait revêtue pour la circonstance. La coquetterie avait encore pour elle des attraits tout puissants, et cependant nous devons dire que ce n'était pas pour elle-même qu'elle jalousait. C'était pour la jeune comtesse de Beau-regard, qu'elle avait espéré faire briller ce soir-là par-dessus toutes les autres jeunes filles, attendu qu'elle tenait à la faire passer, aux yeux de son fils, comme la perle de la société féminine.

Vains efforts ! Graziella en dépit de sa simplicité, était et restait la plus belle entre toutes les belles !

La fête était dans tout son éclat.

Les sons joyeux de l'orchestre remplissaient les salons, et qui donc ne se sentirait entraîné par les accents enchanteurs des valse de Strauss, qui conviaient chacun à prendre part à la danse ?

Graziella suivit le torrent comme les autres, et elle sembla avoir oublié ce qui tantôt l'avait si vivement émue ; elle parut aussi ne pas songer davantage à la baronne et à son regard plein de menaces.

Il en était plus d'un, parmi les assistants qui, au passage de la charmante jeune fille, s'arrêtaient pour l'admirer ; plus d'un qui en son cœur eût beaucoup donné pour la nommer *la sienne*, et pouvoir s'enorgueillir des hommages qu'elle s'attirait partout ; mais parmi tous ces beaux fils, combien peu qui ne sussent compter ? Elle portait, il est vrai, un nom bien sonore, mais elle n'avait pas de fortune ; et qu'est-ce que la beauté, dans les mariages d'argent de notre siècle, si l'or ne la rehausse encore de tout son éclat.

Que si Graziella avait été comblée des dons de la fortune, on se serait mis à ses genoux, on lui eût fait une cour tout comme à une princesse du sang, et l'honneur d'obtenir sa main eût été brigué par un nombre infini de prétendants.

Et en ce moment, Graziella jouit-

elle de l'admiration qu'elle excite ? sa vanité féminine est-elle flattée de se voir la plus belle et la plus fêtée ? Mon Dieu, non, elle n'y pense même pas. Elle écoute distraitement les compliments des *dandys* ; elle ne répond à aucun des regards dirigés vers elle ; elle semble, après la danse, chercher quelqu'un qui aurait le privilège d'occuper son cœur. C'est un jeune homme d'une vingtaine d'années, au visage franc, aux yeux bleus, aux cheveux noirs et bouclés, et aux joues légèrement colorées par le mouvement de la danse.

C'est Paul, seigneur de Mirville, fils de la baronne, et frère adoptif de Graziella.

En passant près de sa sœur adoptive, celui-ci ne fit attention ni au regard ni au doux murmure des lèvres de la jeune fille, qui prononça son nom à demi-voix ; mais tout aussi sourd et aussi aveugle se montra-t-il envers la comtesse Félicité, qui ne cessait pourtant de le suivre des yeux. Paul était l'idole de sa mère ; c'était sur lui que se reportait tout l'aristocratique orgueil de la baronne. Beau de corps et de visage, et doté de facultés propres à le faire briller dans la société au-dessus des autres jeunes gens, sa mère n'avait pas hésité à le produire très tôt dans le *beau monde*, comptant bien le voir nouer des relations qui ne pouvaient manquer d'aboutir pour lui à un mariage d'argent des plus aristocratiques.

Dans ce but, elle ne négligea aucun moyen d'éblouir tous ceux qui l'entouraient ; elle ouvrit sa bourse à son fils et lui permit d'y puiser à satiété ; elle l'excita même à exagérer son luxe et ses dépenses, afin d'arriver plus aisément, croyait-elle, aux fins qu'elle se proposait. L'imprudente mère ! Elle ne voit pas qu'elle travaille elle-même à l'avilissement de son fils ; qu'elle l'arrache violemment aux doux rêves de la jeunesse pour le précipiter dans la triste réalité. Elle ne sent pas qu'en lui jetant la bride sur le cou, elle se prive elle-même de bien des joies, quand ce ne seraient que celles de l'amour maternel.

C'était donc là, le jeune homme que cherchaient les yeux de Graziella ; le soupir qu'elle comprit-

maint, c'était lui qui l'avait fait naître ; c'était pour lui que les yeux humides de la jeune fille brillaient des feux du diamant...

II

Absorbée dans sa muette contemplation, Graziella n'avait pas remarquée que le groupe joyeux qui l'entourait l'instant d'avant, souhaitait maintenant bruyamment la bien-venue à un nouvel arrivant, qu'on accablait de *mots* et de traits d'esprit plus ou moins *spirituels* : tout en restant cependant dans les bornes d'une délicate réserve, témoignage de l'estime que l'on portait à ce dernier.

La grande énigme à déchiffrer, énigme qui tourmentait plus d'une jeune tête, — c'était la raison pour laquelle le jeune vicomte Adalbert, le préféré des dames, le beau danseur, le cavalier aimable, l'auteur de tant de gracieux compliments, faisait son entrée au bal à une heure si avancée ? Pourquoi avait-il souffert avant de paraître, que les yeux de telle ou telle demoiselle se tournassent si souvent du côté de la porte d'entrée ? Pourquoi ne s'était-il pas trouvé là alors qu'une autre — à dessein ou par hasard — avait laisser glisser de sa main son bouquet ? Et bien d'autres *pourquoi* encore !

Le jeune Adalbert n'était pas né d'hier. Avec ce véritable *sel attique*, cet esprit français de bon aloi qui régnait dans tous les salons du siècle dernier, et dont nous essayons en vain de retrouver les traditions ; avec cette gaieté franche qui plaisante sans jamais blesser, qui attire au lieu d'éloigner, Adalbert donne à chacun satisfaction sans répondre directement à sa question, et aiguillonne de plus en plus la curiosité éveillée.

Mais comme enfin l'on demandait catégoriquement au vicomte pourquoi il arrivait si tard, il répondit d'un ton presque grave à une jeune fille aux cheveux blonds :

— C'est une triste histoire que vous me demandez-là, Mademoiselle... Un bruyant éclat de rire accueillit ces paroles.

— Ne riez pas, c'est très sérieux ! reprit-il ; mais vous êtes tous en fête, le sourire aux lèvres, la joie dans les yeux, et je vous trouble-

rais dans vos plaisirs, je vous arracherais des larmes... Non ! non !...

Personne ne prit cela au sérieux. Seule, Graziella, s'étant approchée du vicomte Adalbert, songea qu'il pouvait dire la vérité. On lisait dans ses yeux le désir ardent de savoir ce que le jeune homme voulait cacher ; et si l'on avait pu sentir les battements de son cœur, on y aurait retrouvé la pitié et la sympathie que lui inspirait le malheur, même celui d'un inconnu.

Telle elle était ! Elle souffrait autant à la pensée du malheur que d'autres en présence de la réalité de ce malheur. Elle aurait voulu posséder l'amour infini de Dieu, pour consoler la misère infinie des enfants des hommes.

En regardant le jeune vicomte avec une curiosité remplie d'inquiétude : pourquoi, Monsieur Adalbert, dit-elle, ne vous rendriez-vous pas à nos vœux ?

—Mais, Mademoiselle, je vous répète...

—Voyons, contez-nous donc cela ; ce doit être quelque chose de bien intéressant ?

Le sourire ironique se dessinait sur maintes lèvres, lorsque le jeune homme se disposa enfin à raconter ce qu'on lui demandait avec tant de persistance ; mais la gaieté s'évanouit lorsqu'on s'aperçut qu'il cherchait lui-même à se rendre maître de l'émotion qui le dominait.

—...Voyez-vous, dit Adalbert, en promenant son regard autour de lui, nous ne nous doutons pas de la misère du pauvre, nous, Mesdemoiselles ; nous jouissons, nous sommes heureux, et moi-même en venant ici, je songeais, en véritable égoïste, à tout le plaisir qui m'attendait en votre société, dans les salons de Madame la baronne.

Les jeunes filles se regardaient l'une l'autre d'un air interrogatif.

—Mon entrée en matière vous étonne ?... Je vous ai prévenues, Mesdemoiselles, que mon récit ne serait pas gai. Je songeais donc, en voiture, au plaisir de me retrouver au milieu de vous, à la compagnie de mes amis, à la danse, à la musique, lorsque tout à coup ma voiture s'arrêta, et un cri déchirant m'arracha à ma rêverie. Je regarde, et à la clarté de la lune, je vois une grande forme noire, une femme, qui —ne vous effrayez pas, Mesdemi-

selles—qui se jette à l'eau par-dessus le parapet du pont.

Un léger cri d'effroi échappa à Graziella, et toutes les jeunes filles sentent un frisson leur parcourir les membres ; puis, chacune se rapproche de l'orateur.

Et puis, Monsieur le vicomte ? fit Graziella avec anxiété, voyant que le narrateur se taisait.

—Alors, j'ouvris aussitôt la portière, pour voir ce qui allait se passer ; mais avant qu'une idée m'eût traversé la tête, une seconde personne se jetait à l'eau. C'était un homme qui se dévouait courageusement pour aller au secours de la malheureuse femme, et qui s'écria avec force : " Je la sauverai ! " Ces paroles élevèrent à un tel point ce digne homme à mes yeux, que j'aurais donné ma vie, s'il y avait eu possibilité de l'acheter. Le cœur palpitant, je suivis tous ses mouvements ; je le vis disparaître, revenir, lutter contre le courant et les glaçons, et je ressentis une joie inexprimable lorsqu'il reparut enfin, tenant la noyée dans ses bras...

—Ah ! grâce à Dieu ! exclama Graziella.

—Je cours de son côté, comme tous les assistants du reste, je me frayai un passage à travers la foule, et lui pressai les deux mains... Vrai, je me sentis en cet instant plus honoré que si j'eusse pressé les mains d'un roi... Je voulus lui donner une récompense, il la refusa ; je lui demandai son nom, il ne me répondit pas, et, se dérochant aux témoignages d'estime et aux louanges qu'on lui prodiguait de toutes parts, il traversa la foule, emportant dans ses bras la noyée qu'il embrassait en lui prodiguant les noms les plus affectueux.

—Ah ! Mesdemoiselles, c'était un père, qui avait sauvé sa pauvre enfant.

—Quel courage !

—Voilà qui est grand !

—Voilà qui est beau !

—Cela mérite une brillante récompense !

Telles sont les exclamations qui s'échappent de toutes les bouches.

—Mais la femme ? reprit Graziella.

—Toujours compatissante, Mademoiselle ! fit le jeune vicomte. La femme, on la transporta dans une

maison du voisinage, chez de pauvres ouvriers, et je fus heureux de voir ces gens mettre tout ce qu'ils possédaient au service du malheur. Il faut reconnaître pourtant que les gens du peuple, les moins civilisés même, ont encore de la générosité et de la grandeur d'âme.

Les yeux de Graziella, à ces derniers mots, se remplirent d'une joie toute céleste.

—Cette femme, qui avait tenté de se suicider, était jeune encore, et c'était une raison de plus pour moi de désirer savoir quelles causes l'avaient poussée à cette terrible extrémité. Je ne tardai pas à le savoir... Son enfant sur les bras—car elle était mère—elle avait en vain sonné à toutes les portes de nos hôtels pour demander une aumône ; vous n'étiez pas là pour lui tendre une main secourable, Mesdemoiselles, vous étiez toutes parties pour la fête !... Et pourtant, elle avait faim, elle et son pauvre petit enfant ! Alors dans un accès de désespoir, elle résolut de sauver du moins son enfant, en le léguant à votre charité. A la première grand'porte qu'elle vit ouverte, elle déposa précipitamment son précieux fardeau dans le vestibule, et s'enfuit sans se retourner, en songeant que son enfant du moins serait sauvé. L'homme qui plus tard la retira de l'eau, avait épié ses allures, et l'avait suivie, et la malheureuse, se croyant coupable et redoutant les poursuites de la justice, se précipita, tête baissée, par-dessus le parapet dans la rivière.

—Pauvre mère ! s'écria Graziella d'une voix déchirante et les larmes aux yeux. Donnez, amis et amies, donnez un peu de votre or pour ce pauvre petit enfant, pour cette malheureuse mère !

Et la noble jeune fille tendit les mains, pour recevoir les dons des riches invités, et telle fut l'impression produite par ces paroles si simples, mais qui semblaient être inspirées par Dieu, qu'en un instant ses deux mains ne suffirent plus à contenir les pièces d'or que tous les assistants apportèrent à l'envi, et que le vicomte dut se charger de porter.

Qu'elle était belle en ce moment ; que son doux regard était expressif ; comme on l'aimait en la voyant

au milieu de l'opulence, demander des secours pour le malheur !...

Seule, la baronne la suivait des yeux avec colère, et on voyait qu'elle avait peine à contenir son courroux.

Graziella entra dans le salon de jeu, où l'argent s'épandait à profusion sur le tapis vert. Elle s'approcha d'une table où se trouvait le jeune baron Paul de Mirville. Il était mal disposé, perdait beaucoup, et n'avait pas entendu sans impatience le triste récit qui circulait de bouche en bouche. Lorsque Graziella s'adressa à lui, en lui demandant avec instance un peu de cet or qu'il prodiguait au jeu sans mesure il la regarda d'un air de mépris, et lui dit méchamment :

—Vous vous permettez, Mademoiselle, des libertés que Madame la baronne ne tolère pas. Si vous êtes éprise d'un tel amour pour les derniers des misérables, que n'allez-vous pas chercher un refuge au milieu d'eux !...

On vit, à ces paroles, deux yeux briller de satisfaction ; c'étaient ceux de la comtesse Félicité.

—Paul ! s'écria Graziella, comme foudroyé, et fondant en larmes ; Paul, je n'ai pas mérité cela de votre part...

Et, arrachée aux rêves charitables qui la rendaient si heureuse, elle laissa tomber les pièces d'or qu'elle avait en mains, et se voilant la face elle quitta la salle, sans qu'on fit trop attention à son départ.

Rentrée dans sa chambre, elle se laissa tomber sans force sur un siège, et, deux ruisseaux de larmes s'échappèrent de ses yeux. Ce n'était pas tant le fait d'avoir été interrompue dans sa mission de charité, qui l'attristait—cette mission était remplie—ce qui la peinait si vivement c'étaient les paroles dures que Paul lui avait adressées, paroles qui témoignaient assez qu'il n'avait plus d'attachement pour sa sœur d'adoption, et que la présence de celle-ci n'était plus désormais que *tolérée* dans la maison. Elle se voyait entourée d'ennemis : la mère d'abord, le fils ensuite.

O Paul ! Paul ! sanglotait Graziella ; tout autre eût pu m'adresser ces paroles cruelles ; mais c'est vous, vous qui avez enfoncé le poignard dans le cœur de la pauvre

Graziella. Mère ! que je n'ai jamais connue, du haut des cieux abaissez vos regards sur ta fille délaissée. Elle n'a plus rien au monde ; le luxe au milieu duquel elle vit, c'est un luxe d'emprunt ; le pain qu'elle mange, est celui de l'aumône... Elle n'a personne à aimer : la famille à laquelle l'a confiée son père, cette famille repousse la pauvre orpheline sans appui.

Elle se leva, et allant s'agenouiller devant un crucifix suspendu à la muraille, elle demanda des consolations à Celui qui a promis d'être le père de ceux qui souffrent. Sous le crucifix, l'on pouvait voir, à la lueur vacillante de la bougie, un petit portrait en miniature. Graziella, ayant terminé sa prière, prit le portrait et le porta à ses lèvres : c'était l'image de Paul alors qu'il n'était encore qu'un jeune garçon, et que les liens de la plus étroite et de la plus pure affection l'unissaient à elle.

—Paul, fit-elle, vous n'aimez plus votre sœur comme vous l'aimiez jadis ; mais elle, elle vous aime toujours, et le mal que vous lui avez fait vous est déjà pardonné, du fond de son cœur. Vos paroles, cependant, semblaient exiger notre séparation : Eh bien ! qu'il en soit ainsi, Paul, je partirai. Pour aller où ?... je l'ignore... Adieu, Paul ! — et elle embrassa le portrait — adieu ; ou plutôt, frère, au revoir !

Elle restait debout, immobile, tenant en main le portrait, et, songeant au passé, à ses jeunes années écoulées dans la société de ce frère adoptif qui lui était si cher, elle n'avait pas aperçu la baronne, qui, entrée dans la chambre depuis quelques instants déjà, épiait ses mouvements, ses paroles et jusqu'à son moindre soupire.

—Paul, murmura de nouveau Graziella, je vous aime, et je vous aimerai toujours...

Chapitre Ier.

—Je ne m'étais pas trompée ! s'écria Madame de Mirville.

Graziella laissa échapper un cri d'effroi et de surprise, et se retournant, rencontra le regard courroucé de la baronne.

—Madame, dit-elle toute tremblante, si je vous ai offensée, pardonnez-moi !

—Je ne reviendrai pas sur ce qui s'est passé ce soir, mademoiselle, mais je ne souffrirai pas, sachez-le bien, que vous cherchiez à gagner le cœur de mon fils. Il y a longtemps que je vois le manège auquel vous vous livrez pour vous rendre aimable à ses yeux, et arriver à accaparer son nom et sa fortune.

—Mais, madame....

—Ah ! mademoiselle, j'ai de bons yeux, et il y a longtemps que j'ai vu dans votre âme ce que vous venez d'exprimer si étourdiment. Vous voulez être la préférée, la fiancée, la femme de mon fils ! fit la baronne d'un ton sarcastique et mordant.

—Moi ! s'écria la jeune fille toute troublée ; mais je n'y avais jamais songé, je vous l'affirme solennellement, madame.

Et c'était vrai. Jamais cette pensée n'était venue au cœur de Graziella. Elle avait aimé Paul dès sa plus tendre enfance ; elle se serait résignée à tous les sacrifices pour le voir heureux ; mais quand à convoiter sa fortune, son nom, sa personne—non, elle avait le cœur trop pur ; l'âme trop élevée pour jamais y consentir.

—Ne niez donc pas ! reprit la baronne triomphante. Votre dissimulation et vos artifices ne parviendront pas à m'en imposer ; mais bannissez toute espérance, mademoiselle, car la main de mon fils est destinée à une personne plus noble que vous, et riche de toute la fortune qui vous manque. N'oubliez pas que vous ne vivez ici que de mes bienfaits.

Ces dernières paroles brisèrent le cœur de Graziella.

—Père, mère ! gémit-elle dans son désespoir. Entendez comme on reproche à votre enfant le pain dont on lui fait l'aumône !.....

Puis elle se jeta à genoux, courba profondément la tête sur sa poitrine, et n'entendit pas la suite des paroles de la baronne. Elle était encore là, immobile, alors que tous les bruits de la fête avaient fait place à un profond silence, et que tout autour d'elle était plongé dans le repos. Sa bougie s'était éteinte, et les rayons de la lune éclairaient seuls sa chambre d'une lueur. Dans son désespoir, elle avait froissé, déchiré même en plusieurs endroits sa robe de bal : les fleurs qui

avaient orné sa tête gisaient éparses sur le plancher, et ses cheveux dénoués flottaient sur son cou et sur ses épaules. En recouvrant ses sens, elle parut avoir pris une ferme résolution ; elle se leva et se dirigea vers le portrait de Paul.

— *Un dernier baiser, frère ! dit-elle tout bas et avec calme. Adieu et non plus au revoir ! Graziella vous quitte, elle renonce au bien-être qu'elle devait à votre père, pour embrasser la pauvreté que lui ont légués ses parents ; Elle ne le déplore pas—non, au contraire. Elle va à la recherche de sa vraie famille : des pauvres pères, des mères au désespoir, des enfants délaissés, des malades sans secours..... Oui, oui ! Dieu me le dit par la voix de ma mère : voilà ma famille.— Adieu, Paul ! pensez quelquefois à votre sœur et soyez heureux.*

Dans la matinée du lendemain, Graziella entra au salon où se trouvait la baronne de Mirville. Elle ne semblait plus la même : la timide jeune fille avait fait place à une femme grave, digne dans son maintien, calme et ferme dans sa démarche, inébranlable dans sa résolution.

La baronne leva sur elle un regard inquiet.

—Madame, dit Graziella, d'une voix émue ; je viens prendre congé de vous, et vous remercier de toutes les bontés que vous avez eues pour la pauvre orpheline de Herlicum.

—Comment, mademoiselle, que voulez-vous dire ? fit la baronne avec surprise.

—Je vais vous quitter, madame.

—Qui donc a pu vous inspirer une pareille détermination ?

—Personne, madame ! je pars volontairement. Je renonce à toutes les richesses dont vous avez bien voulu me gratifier ; je n'emporte avec moi qu'une reconnaissance qui sera éternelle, pour tous les bienfaits dont je vous suis redevable.

—Et où voulez-vous donc aller, mademoiselle ? demanda la baronne avec un apparent intérêt.

—Là où Dieu m'a appelée cette nuit avec plus de force que jamais : au couvent.

—Au couvent ?..... Avez-vous perdu la tête ?...

—Non, madame ! Je sais parfaitement ce que je dis et ce que je fais. Je vais poursuivre la carrière

dans laquelle j'ai fait hier le premier pas dans vos salons ; je vais chercher l'affection et le bonheur dans le soulagement de l'infortune, dans l'assistance aux malheureux dénués de tout.

—Encore une fois, mademoiselle, vous avez perdu l'esprit !

—Si c'est avoir perdu l'esprit que de vouloir se vouer tout entière aux pauvres et à Dieu, oui, madame ! répliqua Graziella avec fermeté. Je m'en vais—et j'espère que vous ne me refuserez pas votre consentement, je vais me présenter à l'hôpital.

—Comment, vous voulez ?...

—Entrer chez les *Sœurs de Charité*, madame.

—Dans un ordre aussi austère, aussi répugnant !

—Aussi grand, aussi austère, aussi beau, qui m'inspire depuis longtemps l'attrait le plus vif. Ah ! madame, n'est-ce pas bien de se consacrer au service du pauvre, de lui donner toute son affection, toute sa vie ? Ne mettez pas d'obstacle à mon départ, je vous en conjure.—si jamais je vous ai offensée, madame, je l'ai fait sans le savoir ; si je vous ai causé quelque peine, ne l'attribuez qu'à l'inexpérience de ma jeunesse, et pardonnez-le moi, dit Graziella en tombant à genoux, pardonnez-moi avant que je fasse le premier pas dans une vie nouvelle.

La baronne se sentit frissonner, et releva l'orpheline avec douceur. Elle avait honte de ses procédés indignes envers l'enfant d'adoption de son époux ; mais en même temps elle calculait avec une certaine joie que l'obstacle principal au bonheur de son fils allait être enfin écarté sans la moindre peine. Les remontrances qu'elle faisait à Graziella, soi-disant pour la détourner de son dessein d'entrer au couvent, n'étaient que pure hypocrisie ; et les larmes qu'elle essayait de ses yeux ne venaient certes pas du cœur.

Elle fit donc semblant de résister d'abord ; mais enfin, poussant un profond soupir, elle reprit :

—Ainsi, c'est bien volontairement que vous nous quittez, Graziella ? et sa voix tremblait.

—Bien volontairement, madame.

—Ne regrettez-vous pas le monde, le luxe, les fêtes ?

—Non, madame.

Elle hésita encore un instant puis elle ajouta :

—Eh bien ! partez alors, et si un jour vous regrettez votre détermination actuelle, revenez à moi comme vous reviendriez à une mère.

—Oh ! merci ; s'écria la jeune fille en baisant les mains de la baronne. Adieu, madame ! soyez heureuse ; je prierai Dieu de répandre sur vous toutes ses bénédictions. Adieu !

Et de tout cœur elle embrassa celle qui aurait dû lui tenir lieu de mère, sans songer à tout ce que celle-ci lui avait fait endurer ; et en ce moment elle l'aimait en effet comme elle eût aimé sa propre mère revenue en ce monde. Elle se dirigea vers la porte.

—Ne prenez-vous pas congé de Paul ? fit la baronne d'un ton insidieux. Graziella s'arrêta. Son cœur battait plus vite, et elle avait peine à retenir ses larmes.

—J'ai déjà pris congé de lui ! dit-elle tout haut, et en elle-même elle ajouta : comme j'aurais désiré le faire, du moins !.....

Elle songeait au portrait qu'elle avait censuré dans sa chambre comme une relique.

—Madame, reprit-elle, veuillez dire à Paul que Graziella lui a voué une affection fraternelle qui ne s'éteindra jamais, et qu'aussi longtemps qu'elle vivra, elle priera Dieu pour qu'il soit heureux.

Bientôt après elle quitta la maison, où elle avait passé les heureuses années de son enfance, et où son père adoptif avait espéré, jusqu'à son lit de mort, qu'elle serait toujours considérée comme sa propre fille.

Elle avait fait ses adieux à tous les serviteurs en leur remettant à chacun un souvenir. Alors elle se rendit chez ses amies, où elle rencontra le jeune vicomte qui, la veille, avait réveillé en elle le sentiment de la charité et de l'amour du prochain. Elle lui remit le peu d'argent qu'elle possédait, en le priant de le joindre à la somme recueillie la veille pour la jeune mère infortunée.

—Je vais, dit-elle à ses amies qui l'entouraient en pleurant, je vais me consacrer au service des pauvres. Ne frissonnez pas à cette pensée, ne me plaignez pas, ne pleurez

pas sur moi : je sens que Dieu m'appelle à cette destinée.

— Mais tu es si jeune ! interrompit l'une des plus jeunes en pressant les mains de Graziella qu'elle regardait d'un œil attendri

— C'est vrai, répondit celle-ci ; mais c'est ce qui me donne l'espoir d'avoir de nombreuses années encore à donner à l'humanité souffrante.

— Mais vous êtes si belle !... hasarda le jeune gentilhomme.

Graziella ne répondit que par un signe d'insensibilité. Ce compliment la trouvait plus insensible que jamais.

— Vous êtes la perle, la joie de toutes nos fêtes !... continua-t-il.

— La joie de vos fêtes !... Eh bien, vous trouverez désormais d'autres joies. Vous êtes riches, et avec la fortune le monde entier vous sourit. Ah ! n'enviez donc pas aux malheureux le peu de consolation que je pourrais leur apporter.

— Mais, Graziella, dit une des amies ; tant d'amour et de bonheur t'attendaient dans le monde.

— Amour !... Bonheur !... et la jeune fille leva vers le ciel des yeux pleins de larmes. Oui, l'amour et le bonheur m'attendent au seuil du pauvre. Peut-être, chères amies, me reverrez vous encore un jour, mais ce ne sera plus au milieu des fêtes, ce sera au chevet d'un lit de douleurs, quand la Sœur de charité viendra soulever votre tête accablée et appesantie par la souffrance. Adieu ! toutes vous m'êtes bien chères, toutes je vous aime comme de véritables sœurs...

Une seule d'entre elles se sentait joyeuse, c'était Félicité ; elle voyait avec satisfaction disparaître une rivale aussi dangereuse qu'elle supposait Graziella l'avoir été pour elle.

Graziella entra le jour même au couvent ; et après avoir jasé quelques jours sur sa détermination subite, le monde bientôt ne parla pas plus d'elle que si son nom eût été rayé de la liste des vivants

La baronne de Mirville fit comme les autres, de même que son fils Paul, qui, dans son insoucieuse légèreté, ne craignit pas de taxer de folie la généreuse conduite de la noble fille des Herlicum.

Chapitre II

Avant de poursuivre notre récit, jetons un coup d'œil rétrospectif sur les antécédents des familles de Mirville et de Herlicum. Aussi bien le lecteur n'aime-t-il pas à se trouver en rapport avec des personnages qu'il ne connaît qu'imparfaitement.

Graziella de Herlicum était le dernier rejeton d'une ancienne et noble souche ; mais, comme nous l'avons dit précédemment, entièrement dépourvue de fortune. Le sire de Herlicum, son père, avait été capitaine dans la grande armée de Napoléon. Lorsque le conquérant tomba et fut banni à l'île d'Elbe, il n'y avait pas de nombreuses années que le sire de Herlicum suivait *les sentiers fleuris de la gloire* ; il n'avait guère plus de trente ans, mais cependant le besoin de repos, après tant de rudes fatigues, se faisait sentir impérieusement chez lui. Il quitta donc la France ; deux ans plus tard il s'engagea dans les liens du mariage, et, Dieu ayant béni son union en lui accordant une fille chérie, le capitaine s'éprit d'un tel amour pour la vie de famille, qu'il dit au service militaire un adieu définitif.

Mais, hélas ! à peine avait-il eu le temps de presser sur son cœur dans une même étreinte, la mère et l'enfant, que la première mourait, laissant pour la pleurer une pauvre petite orpheline et un époux inconsolable.

Ce coup aussi imprévu que terrible frappa cruellement le noble sire de Herlicum ; les années s'étaient passées que des larmes coulaient encore sur ses joues, lorsqu'on venait à parler de la perte qu'il avait éprouvée, et malgré l'amour qu'il avait pour sa famille, jamais il ne retrouva plus les jours de paix intérieure et de bonheur intime qu'il avait coulés en société de celle qu'il pleurait. Comme dérivatif à son chagrin, il se reprit à songer à son ancienne carrière, il se rappelait et racontait avec animation ses faits d'armes, les batailles auxquelles il avait assisté, les traits héroïques dont il avait été témoin ; il dépeignait avec enthousiasme le moment où l'empereur, à Austerlitz, lui avait attaché la croix sur la poitrine : en un mot—

l'esprit militaire n'était pas mort en lui.

Le baron de Mirville avait été, sous l'empire, le frère d'armes du sire de Herlicum. Il était colonel de régiment où servait de Herlicum en qualité de capitaine. Ils avaient partagé les mêmes dangers, et ainsi la même gloire ; une amitié solide les unissait, et si l'on tient compte, non-seulement du grade supérieur du premier dans l'armée, mais encore de son âge avancé et de sa grande fortune, on ne sera pas étonné d'apprendre qu'il exerçait sur de Herlicum une influence sans bornes.

Plus tard, le baron de Mirville était entré au service des Pays-Bas, mais le capitaine était resté dans la vie privée. Habitant la même ville, les deux amis passaient ensemble toutes les heures de loisir, et ce fut dans leurs entretiens surtout, qu'après la mort de sa femme, le capitaine sentit combien la carrière des armes lui était restée chère. Il commença à déplorer de n'avoir servi que l'étranger, tandis que son ami, plus heureux que lui, avait trouvé l'occasion de se rendre utile à la patrie.

La Hollande préparait alors une expédition nouvelle et pleine d'intérêt : celle de Palembang, contre un mouvement révolutionnaire qui s'était manifesté dans les colonies des Indes occidentales. Le baron de Mirville fut désigné pour en faire partie, et le vaillant soldat accepta cette mission avec un courage tout patriotique, bien que de tendres liens—une épouse et un fils—le rattachassent au sol de la mère-patrie. Naturellement—la chose était inévitable—le cœur du capitaine brûlait du désir d'accompagner son ami. Quels charmes ne lui offrait pas, en effet, une expédition dans des contrées qui lui étaient totalement inconnues ! Et puis l'honneur, la gloire, la satisfaction de servir son roi ; l'avenir de son enfant—tout cela l'attendait peut-être de l'autre côté de la mer. Cette idée poursuivit le capitaine jour et nuit ; elle ne tarda pas à lui sourire de plus en plus, et à peine l'oubliait-il un instant au chevet du berceau de sa fille, ou bien lorsque celle-ci s'agitait joyeusement à ses pieds, en bégayant le nom de son père.

Abandonnerait-il cette chère petite, sans appui, sans fortune, sans protection au monde ?...

— Mon ami ! dit-il au baron, un jour que l'amour paternel l'emportait en lui sur tout autre sentiment ; non, je ne puis pas abandonner ici cette innocente créature. Allez, partez sans moi, mon cœur vous suivra par-delà l'Océan !

— Mon cher ami, j'ai pensé à tout cela, répondit le baron ; votre enfant sera reçue chez moi, où elle sera considérée comme la mienne. Elle grandira et se développera avec mon fils, sous les yeux d'une seule et même mère, et, soyez-en persuadé, le bonheur de la famille sera celui de votre chère Graziella.

Un éclair de joie illumina les yeux du capitaine, et, prompt comme il était à prendre une résolution quelconque, il accepta l'offre qu'on lui faisait. Peu de temps, après, il prenait congé de ses parents, et bientôt nos deux amis faisaient voile de conserve, vers de nouvelles aventures. Leur traversée fut heureuse. Le débarquement s'effectua dans les meilleures conditions, et, sous le ciel ardent des colonies, le courage du capitaine de Herlicum se sentit revivre, plus fort que jamais.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire l'expédition hollandaise : elle ajouta un fleuron à la couronne des Pays-Bas. Ce n'est pas ici le lieu de soustraire à l'oubli les hauts faits nombreux qui s'y accomplirent ; bien qu'il serait à souhaiter, pour l'honneur de la Hollande, qu'on les connût au-delà des frontières.

Nous nous bornerons donc à dire que l'issue de la lutte fut favorable à l'armée hollandaise, et que la famille de Mirville se berça bientôt de l'espoir d'un prompt retour.

C'était bien aussi le désir des deux pères.

L'homme propose et Dieu dispose ! Dans une des dernières escarmouches, le sire de Herlicum tomba, gravement blessé. Atteint par la flèche d'un indigène, il tomba dans les bras de son ami, et lui fit de touchants adieux, en pressant sur sa blessure saignante le drapeau de la patrie.

— Ami, dit-il, je meurs sous un ciel étranger ; mais vous, j'en ai la ferme espérance, vous reverrez le

sol natal... Veillez sur mon enfant, elle devient désormais la vôtre... Embrassez ma chère Graziella, et baissez pour moi le sol de la patrie Adieu !...

Le baron de Mirville tenait pressé sur son cœur son ami mourant, lorsqu'un détachement de cavalerie ennemie donna l'attaque à l'aile de l'armée hollandaise commandée par le colonel. Son devoir l'appela à la tête de ses troupes, et de grosses larmes coulèrent silencieusement sur les joues du vieux guerrier, lorsqu'il se vit obligé d'abandonner son compagnon d'armes. Il embrassa une fois encore de Herlicum ; un faible "adieu" s'échappa des lèvres du dernier, que le baron laissa pour mort sur la place.

Les troupes du colonel furent battues et repoussées avec de grandes pertes ; il fallait leur céder devant la force numérique de l'ennemi. Mais, à peu de distance de l'endroit où s'était engagée la lutte, le commandant réussit à faire reprendre position à ses hommes, à leur inspirer un redoublement d'ardeur, et enfin à réparer, par une brillante victoire, les pertes qu'ils avaient essuyées.

On pense bien que le colonel n'avait pas oublié son frère d'armes. Il n'attendit pas le lendemain ; le soir même, au clair de la lune, le digne officier se rendait à l'endroit où il avait laissé son ami, non pas qu'il eût le moindre espoir de le trouver encore en vie ; mais seulement pour soustraire ses restes mortels aux dents des bêtes fauves, et les déposer lui-même pieusement dans le sein de la terre.

Mais la nuit se passa, et les premiers rayons du soleil illuminaient l'Orient, que le brave colonel errait encore dans la campagne, sans avoir découvert nulle part vestige de l'ami qu'il pleurait. Ainsi, la triste satisfaction même de l'ensevelir de ses mains lui était refusée ; et le moindre souvenir d'un père bien-aimé, il ne pourrait le rapporter à la pauvre Graziella !...

Le cœur brisé, le commandant rejoignit les siens, et lorsqu'on vint à parler de la belle victoire remportée la veille, il s'écria : " Je l'ai payée bien chèrement ! " Ce fut en vain qu'il s'efforça d'acquérir la certitude de la mort de Herlicum, et il frémissait à la pensée que ce

dernier, mourant, pouvait être tombé au pouvoir d'une bande d'indigène, qui l'auraient assurément martyrisé jusqu'à son dernier souffle. Le temps nous apprendra ce qu'il était en réalité advenu de lui.

Promu au grade de général, la poitrine couverte de décorations, honoré et chéri de toute l'armée, tenu en haute estime par le peuple et le roi, le baron de Mirville retourna au bout de quelque temps dans sa patrie. Lorsqu'il put en apercevoir les côtes, il songea à son ami mort en exil, et un serrement de cœur indéfinissable le saisit, et l'empêcha de goûter le bonheur du retour. Que n'eût-il donné pour avoir de Herlicum à ses côtés, et pouvoir lui montrer de loin la terre natale, où l'attendait l'enfant chère à son cœur, où le repos et la récompense de la valeur seraient le prix de son inestimable dévouement !

Le général pleurait comme un enfant.

Lorsqu'il débarqua, à Flessingue, il se rappela le dernier vœu du pauvre de Herlicum, et dans un pieux mouvement il se jeta à genoux et baisa la terre natale. En se relevant, il aperçut une jeune fille qui vint se jeter dans ses bras en s'écriant avec inquiétude :

— Et mon père ! Où est mon père ?

C'était, hélas ! Graziella.

De Mirville pressa tour à tour et tendrement sur son cœur l'enfant de son ami, le sien et sa femme bien-aimée, et ce ne fut qu'après les questions répétées de Graziella, qu'en sanglotant, le digne soldat leur fit part du triste sort de son frère d'armes. Il ajouta, en parlant à la jeune fille, qu'il espérait néanmoins que son père n'était pas mort, et qu'elle le reverrait avant peu.

Triste consolation pour l'enfant si cruellement affligée.

— Mais, Graziella, reprit le général ; en attendant je serai, moi, votre père et votre protecteur.

De Mirville fut fidèle à cette promesse jusqu'à sa dernière heure : un soldat franc et loyal, comme il l'était, ne failit pas à sa parole.

Paul et Graziella furent donc élevés ensemble des l'enfance. Ils se considéraient mutuellement comme frère et sœur, et Graziella,

aussi longtemps que vécut le général, lui donna même le nom de père, et celui de mère à sa femme. Les deux enfants s'aimaient tendrement, bien que Graziella eût de bonne heure beaucoup à souffrir des caprices et de l'humeur de son jeune compagnon ; mais elle supportait le tout avec tant de douceur et de patience, que déjà alors on eût pu reconnaître l'abnégation parfaite et le dévouement sans bornes dont son âme était douée.

L'été à la campagne, — dans un des plus beaux sites de nos provinces — l'hiver à la ville, toujours et partout Graziella était la fidèle compagne de son jeune frère, et lorsque celui-ci commença à s'adonner aux exercices et aux amusements de l'adolescence, sa sœur — ainsi qu'il la nommait — était la confidente obligée des plaisirs ou des ennuis que lui causaient et des exercices et amusements.

C'était Graziella qui, de la terrasse du château, le regardait partir le long de la grande avenue de tilleuls ; elle qui le voyait monter son cheval anglais de pure race ; elle qui battait des mains, bien qu'elle fût tout effrayée, quand il réussissait à faire *un blan* à la cible ; elle qui l'attendait, le cœur palpitant, quand il revenait de la chasse ; elle enfin qui le suivait des yeux dans les salons de la capitale, où il se fit présenter de très bonne heure.

Mais, combien plus douces étaient les paroles de la jeune fille, combien plus affectueux son serrement de mains, combien plus tendre son regard, lorsqu'à sa demande Paul donnait l'aumône à un pauvre, lorsqu'il accompagnait sa sœur dans ses visites aux mères affligées, aux petits enfants, aux vieillards courbés par l'âge, auxquels elle s'efforçait de prodiguer les secours et les consolations.

Plus tard, Paul se fit en ville un cercle d'amis, et à la campagne il s'adonna exclusivement à ses plaisirs, sans accorder la même attention qu'auparavant aux paroles de sa sœur ; il avait trouvé d'autres jouissances, et Graziella vécut dès lors beaucoup plus isolée.

Elle restait quelquefois des heures entières assise à rêver auprès de la rivière, ou bien sur la colline éclairée par les derniers rayons du soleil, ou encore dans une des clairières

du bois, dans les arbres duquel le vent psalmodiait sa chanson monotone ; des heures entières elle regardait le ciel, parsemé de millions d'étoiles diamantées — et elle se plaisait dans cette contemplation, car tout cela lui faisait entendre une voix chère à son cœur : la voix du Créateur, de la Divinité.

Le cœur de Graziella était une source intarissable d'amour ; une source qui ne pouvait contenir ses eaux dans d'étroites limites et sentait le besoin de les laisser s'épandre partout. Or, sur qui déverser ces trésors d'affection et de dévouement ? Elle ne trouvait personne qui fut disposé à correspondre aux sentiments qu'elle éprouvait ; mais pourtant la contemplation des beautés de la nature conduisant infailliblement à Dieu, elle trouva là ce qu'elle avait en vain cherché sur la terre. Tout ce qui la reportait vers la source de l'éternel amour lui devint plus cher encore par la suite, lorsqu'elle s'aperçut que Paul se souciait de moins en moins de son doux regard, de ses paroles affectueuses, de son sourire ou de ses larmes.

Quant à son père — elle ne pouvait se résigner à le considérer comme mort. En esprit, elle traversait les terres et les mers, et son imagination errait longuement dans les contrées lointaines où elle croyait rencontrer celui qu'elle cherchait. Elle frappait à toutes les portes, riches et pauvres ; elle le cherchait partout : dans les rangs des soldats, comme dans les salons du grand monde, au milieu des esclaves, des plantations et jusque parmi les matelots des pirogues ennemies.

D'autres fois, les yeux levés vers le ciel, elle rêvait que son père vivait heureux et content. Elle l'avait retrouvé, et bien qu'elle ne se rappelât qu'imparfaitement ses traits elle l'avait reconnu. C'était un vieillard vénérable, aux cheveux blancs, et au sourire si doux et si bienveillant, qu'il faisait oublier à Graziella tous les chagrins qu'elle avait eus à souffrir. Elle se promenait à ses côtés, elle s'asseyait auprès de lui, elle lui parlait... O rêves de l'imagination, rêves bienheureux, vous avez parfois toute la douceur de la réalité !

Les relations entre Paul et Gra-

ziella étaient donc telles que nous les avons décrites en dernier lieu, lors du retour du général de Mirville, et celui-ci fut sincèrement peiné en voyant qu'il s'était bercé d'illusions en espérant pouvoir amener un mariage entre les deux jeunes gens. Les efforts qu'il fit plus tard dans ce but, demeurèrent infructueux : une autre influence, plus puissante que la sienne, la contrebalançait et au-delà : c'était celle de la baronne.

La baronne était une femme d'un orgueil indomptable, et elle était loin d'éprouver pour la pauvre orpheline les sentiments généreux et dévoués du général. Lorsque Mme de Mirville regardait son fils, un sourire de vanité se dessinait sur son visage, et elle ne cachait pas l'espoir qu'elle nourrissait de voir un jour ce fils faire une brillante fortune ; or, ce n'était assurément pas sur Mademoiselle de Herlicum qu'il fallait compter pour en arriver là.

Le baron aurait peut-être réussi néanmoins à l'emporter, en fin de compte ; mais, revenu très-faible des colonies, il ne tarda pas à être cloué sur son lit par la maladie, et la mort s'approcha bientôt à grands pas.

Jour et nuit, Graziella, l'ange du dévouement, se tint à son chevet, et elle n'aurait pu offrir au ciel, pour son propre père, des prières plus ferventes que celles qu'elle adressait chaque jour à Dieu pour son père d'adoption.

Peu d'instants avant sa mort, le malade fit venir auprès de lui sa femme et son fils, et les conjura, d'une voix défaillante, de ne jamais abandonner la fille de son ami. Mère et fils le promirent, et au milieu des larmes de reconnaissance de Graziella, le noble vieillard rendit l'esprit, confiant dans la promesse qui venait de lui être faite, au moment le plus solennel de sa vie.

Pendant les premiers temps qui suivirent cette mort, les liens de confraternité entre les jeunes gens semblèrent s'être resserrés, et Paul retrouva une étincelle de son attachement pour Graziella. Mais les jours et les mois se passèrent ; les plans ambitieux de madame la baronne se représentèrent à son esprit, et elle se rattacha avec une

énergie d'autant plus grande à cet ordre d'idées, que son œil pénétrant n'avait pas manqué de lui faire voir Paul plus affectueux et attentif pour sa sœur, et qu'elle redoutait l'éveil d'un premier amour. La froideur qu'elle avait éprouvée jusque-là pour la jeune fille dès lors fit place à l'aversion, de laquelle il n'y a qu'un pas à faire pour arriver à la haine. En effet, la baronne hait bientôt la pauvre orpheline ; elle étouffait d'orgueil et d'envie, en voyant Graziella dans sa simplicité, s'attirer tous les regards et tous les compliments.

On sait le reste : on a vu la scène qui s'était passée à l'hôtel de la baronne de Mirville.

Rattachons maintenant la fin de notre premier chapitre au fait suivant, en rapportant encore quelques circonstances accessoires.

Le départ de Graziella fit peu ou point d'impression sur l'esprit de Paul. Il avait bien aimé sa "sœur" cependant, mais les préjugés dont l'avait imbu sa mère, l'emportaient sur ses bons sentiments, comme la mauvaise herbe finit toujours, si on ne l'arrache, par étouffer le bon grain. Ensuite, il était à un âge de la vie qu'on ne peut bien juger que lorsqu'on l'a dépassé ; âge où le cœur a soif de dissipation et de jouissance, et où l'on oublie tout trop facilement !

La mère s'en félicita, et ce fut une raison de plus pour se taire, lorsqu'elle vit son fils se lancer à corps perdu dans les plaisirs et les folies de tout genre. Adalbert, le jeune vicomte que nous avons rencontré déjà, et qui eût été pour Paul un ami véritable, avertit la mère aveuglée ; mais ses paroles furent considérées par celle-ci comme une offense.

Lorsqu'enfin un beau jour la baronne remarqua avec terreur la maigre et effrayante de son fils, ses yeux cernés, ses joues décolorées ; lorsque le médecin lui déclara carrément que Paul prenait le chemin d'une mort prématurée, — le sentiment maternel se réveilla enfin, et elle conjura son enfant de renoncer à la vie qui le dévorait, et de consentir à se ménager pour elle.

Aux prières de sa mère, qu'il aimait sincèrement, Paul sentit la voix de sa conscience se réveiller en lui ; et il promit de mener

désormais une vie réglée. Pendant quelque temps il tint parole, mais il s'engagea de nouveau dans les sentiers maudits, où l'appelait le vice aux joues fardées et au front couronné de roses.

Pauvre mère ! Que de larmes vous aurez encore à verser sur l'enfant comblé par vous des marques d'un amour trop indulgent !

A l'époque du printemps, Paul fut — heureusement ! — atteint d'une grave maladie, dont sa mère profita pour l'amener à la campagne, loin de ses faux amis et de la société dangereuse qu'il fréquentait. Là, dans la solitude, elle espérait lui rendre la santé de l'âme et du corps, et elle comptait, dès qu'il serait guéri, réaliser enfin les projets brillants qu'elle avait conçus pour l'avenir de son fils.

Le lecteur sait en quoi consistaient surtout ces projets : à faire à Paul un riche mariage.

(A continuer.)

— 000 —

LES FIANCÉS,

PAR

ALEXANDRE MANZONI

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

Max Desnoyers.

(Suite.)

CHAPITRE XXVI (Suite.)

Sur ces entrefaites la peste éclata précisément sur la frontière qui confine au Bergamasque. Renzo en fut atteint ; il se soigna lui-même, c'est-à-dire qu'il ne fit rien, et sa bonne complexion l'emportant sur la violence du mal, il guérit. Avec la vie lui revinrent plus vives ses pensées sur Lucia... Q'était-elle devenue ?... Si près et rester dans une telle inquiétude... et Dieu sait combien de temps !... Et le mystère de ce vœu ?...

— J'irai... j'irai m'éclairer sur toutes ces choses, se disait-il alors qu'il était à peine convalescent. Pourvu qu'elle vive !... Je la trouverai et j'apprendrai la vérité sur ce vœu... Et cette pauvre Agnèse vit-

elle ?... La prise de corps ? Ceux qui vivent ont bien d'autres choses en tête que de penser à moi ! On voit aller et venir sans crainte des gens qui en ont sur le dos... N'y a-t-il donc champ libre que pour les coquins ?... Tout le monde dit qu'à Milan c'est une confusion !... Si je laisse échapper une si belle occasion (la peste ! une belle occasion ! voyez un peu ce que c'est que l'instinct personnel qui subordonne tout à soi), je n'en retrouverai plus de semblables !

A peine notre Renzo put-il se trainer hors de sa chambre, qu'il alla appeler Bortolo dans la rue. Celui-ci n'ayant pas eu la peste se tenait sur ses gardes et lui parla de sa fenêtre.

— Ah ! dit-il à Renzo, tu t'en es tiré, toi ?

— Je ne suis pas encore bien ingambe ; mais quant au danger, c'est fini.

— Ah ! dit Bortolo, je voudrais être à ta place ! Quand on disait autrefois : Je vais bien : tout était dit, mais aujourd'hui il faut pouvoir dire : Je vais mieux.

Renzo fit part à son cousin de sa résolution.

— Va cette fois, lui répondit ce dernier, et que le ciel te bénisse ! Tâche d'éviter les poursuites, comme je tâcherai d'éviter la peste et si Dieu le permet nous nous reverrons !

— Oh ! certainement... et si je pouvais ne pas revenir seul ! dit Renzo. Enfin espérons !

— Reviens accompagné ; s'il plaît à Dieu il y aura de l'ouvrage pour tous ! pourvu que cette diable de contagion cesse !

— Nous nous reverrons, nous devons nous revoir, reprit Renzo.

— Je le répète, Dieu le veuille, lui répondit Bortolo.

Renzo attendit quelques jours pendant lesquels il essayait d'accroître ses forces en faisant de l'exercice. Puis il fit ses préparatifs de voyage. Il mit sous ses habits une ceinture contenant les cinquante écus envoyés par Agnèse et dont il n'avait parlé à personne ; il prit le peu d'argent qu'il avait économisé jour par jour, un petit paquet de hardes et un précieux certificat de bonne conduite sous le nom d'Antonio Rivolto, qu'il s'était fait délivrer par son second maître,

mit un bon couteau dans sa poche et partit. C'était à la fin du mois d'août, trois jours après que don Rodrigo avait été porté au lazaret.

Renzo se dirigea vers Lecco pour passer dans son village, où il espérait trouver Agnèse et savoir d'elle ce que Lucia était devenue. Bien qu'il eût des inquiétudes assez vives, il s'avancait néanmoins avec assurance dans ce beau pays ; il rencontrait après de longs espaces solitaires des convois de cadavres portés en terre sans cérémonies religieuses. Renzo priait pour eux et continuait sa route sans hésitation. Il s'arrêta dans un petit bois pour manger du pain dont il s'était muni et quant aux fruits, il en trouvait à sa disposition tout le long de la route, car l'année avait été fertile en fruits ; le raisin cachait les pampres.

Vers le soir il vit de loin son village, et bien qu'il s'y attendit il éprouva une étreinte au cœur. Ses souvenirs douloureux et ses pressentiments l'assaillirent ; il croyait entendre le tocsin qui avait accompagné sa fuite— Son trouble augmenta lorsqu'il aperçut la maison de Lucia ; il ne doutait pas qu'il y trouverait Agnèse et allait lui demander un asile pour un jour ou deux.

Il prit un sentier hors du village, le même qu'il avait suivi la fameuse nuit de l'expédition chez Abbondio !... A moitié chemin se trouvait sa vigne... il marchait, désirant, et craignant à la fois de rencontrer quelqu'un... lorsqu'il vit un homme, qu'il crut à son attitude reconnaître pour l'imbécile Gervaso... Quelle fut sa surprise !... C'était Tonio... Tonio devenu idiot par la peste.

— Oh ! Tonio, c'est toi ?

Tonio regarda sans répondre.

— Tonio... ne me reconnais-tu pas ?

— Elle vient à qui elle vient, répondit le malheureux en restant la bouche ouverte.

— Tu l'as eue, pauvre Tonio ! Ne me reconnais-tu pas ?

— Elle vient à qui elle vient, répéta l'insensé.

Renzo, péniblement affecté, continua sa route. Tout à coup il voit paraître au bout du sentier une forme noire... C'est don Abbondio, qui lui aussi a été atteint par la

terrible contagion, il est facile de le voir. De son côté il regarde et reconnaît Renzo.

— C'est lui ! dit-il, et il lève les mains au ciel, mouvement qui laisse voir combien ses pauvres bras sont à l'aise dans les manches qu'ils remplissaient si bien naguère.

Renzo s'approche et lui fait un salut respectueux.

— Vous ici ! s'écria don Abbondio.

— Comme vous voyez, seigneur curé ; que sait-on de Lucia ?

— Hélas ! rien, elle est à Milan... si toutefois elle vit ! Mais vous...

— Et Agnèse ?

— Elle n'est pas ici, mais...

— Où est-elle ? dit Renzo.

— Dans la Valsassina, à Pasturo, chez des parents, parce que la peste ne fait pas dans ce pays de victimes comme ici. Mais vous...

— Et le père Cristoforo ? interrompt Renzo.

— Il est parti depuis longtemps, répond Abbondio. Mais vous...

— Je le savais, mais n'en a-t-on pas des nouvelles ?

— On n'en a plus entendu parler... Mais, pour l'amour de Dieu, que venez-vous faire ici ?... Ne vous rappelez-vous pas cette prise de corps ?

— Que m'importe ? répond Renzo, ils ont autre chose en tête... J'ai voulu venir voir mes affaires... et l'on ne sait vraiment pas...

— Mais, pauvre Renzo ! que voulez-vous qu'on sache ?... Il n'y aura bientôt plus personne, au train dont vont les choses ! Mais comment venez-vous vous jeter à la gueule du loup ?... Écoutez les conseils d'un vieillard qui vous aime, de votre curé. Mon cher enfant, ne restez pas ici... on est venu tout bouleverser chez vous pour vous arrêter... On peut revenir... Partez le plus tôt possible !

— Et cet homme, dit Renzo, est-il encore en vie ?

— Oh ! bon Dieu ! après tout ce qui s'est passé, Renzo, pouvez-vous parler ainsi ? Ne devez-vous pas remercier Dieu qui vous a sauvé de cette terrible peste, et ne pas chercher d'autres aventures ?

— Et vous, seigneur curé, vous l'avez eue, la peste ?

— Si je l'ai eue !... Je suis ici par miracle... et l'on peut voir comme

elle m'a traité... Je n'ai plus besoin que d'un peu de tranquillité... et il faut que je vous voie arriver ici pour risquer d'être arrêté !... Mon pauvre enfant, allez-vous-en...

— Dites-moi, seigneur curé, est-il mort beaucoup de monde ici ?

— Ah ! grand Dieu ! s'écria don Abbondio. Et, à commencer par Perpétua, il nomma une longue file de personnes. Renzo s'y attendait... mais en entendant citer les noms amis il s'écriait tout affligé :

— Pauvre homme !... Pauvre femme !... Pauvre ami !... Pauvres gens !...

— Vous voyez, mon cher Renzo, que de malheurs pour votre vieux curé !... N'y ajoutez pas encore celui de vous voir vous perdre... partez pendant qu'il en est encore temps.

Mais Renzo, tout attristé, écoutait à peine don Abbondio... Il se demandait où il irait prendre gîte... Enfin il se décida à se rendre chez un camarade dont toute la famille avait succombé au fléau, d'après ce que venait de lui dire le curé, et il quitta ce dernier, qui lui fit force recommandations de s'éloigner au plus vite.

Son ami demeurait hors du village, En allant chez lui il passa devant sa vigne et y entra. Dans quel état elle était !... Pendant deux hivers les gens du village étaient venus faire du bois " dans le bien de ce pauvre garçon ", comme ils disaient : vignes, mûriers, arbres fruitiers, tout y avait passé !... On voyait ça et là des rejetons de mûriers, de pêchers, de cerisiers, de pruniers, etc. Ce n'étaient qu'orties, chiendent, chicorée sauvage et autres plantes parasites. La molaine aux grandes feuilles veloutées dressait sa hampe de fleurs jaunes ; les liserons s'enroulaient aux rejetons d'un mûrier, grimpaient et retombaient gracieusement en grappes de clochettes... la bryone aux baies écarlates s'enlaçait aux nouveaux caps de vignes ; les ronces allaient d'une plante à l'autre, s'étendaient partout et cachaient le chemin. Le pauvre Renzo entra dans sa maison ; d'énormes rats qui en avaient pris possession s'enfuyaient à son approche... les murailles étaient ébranlées, les meubles détruits ; les toiles d'araignée couvraient le

tout, sans compter les ordures de tous genres.

Il arriva chez son ami, qu'il trouva assis à la porte, les yeux levés au ciel... les bras croisés sur sa poitrine. En attendant du bruit, il dit en levant les mains :

— N'y a-t-il donc que moi?... n'en ai-je pas fait assez hier?... Laissez-moi un peu de repos... ce sera une œuvre de miséricorde!

Renzo l'appelle par son nom.

— Renzo ? dit l'entre d'un ton interrogateur.

— Oui vraiment, dit Renzo.

Et ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Comment ! c'est toi !... Oh ! que j'ai de plaisir à te voir !... Qui l'aurait pensé ? dit l'ami. Je t'avais pris pour Paolin le fossoyeur, qui vient me tourmenter sans cesse, pour que je l'aide à enterrer les morts !... Sais-tu que je suis resté seul comme un ermite !...

Et l'ami, tout en racontant ses douleurs, se mit en devoir de préparer un dîner à Renzo ; celui-ci de son côté le mit au courant de ses aventures et du but de son voyage. Puis pendant le repas il apprit toutes les circonstances qui avaient précédé le départ de don Rodrigo. Il apprit aussi le nom de la famille de dona Prassède et de don Ferrante. Quant à la justice, il sut qu'il n'avait guère à s'en préoccuper. Le seigneur podestat était mort ; ses sbires l'avaient presque tous suivi dans l'autre monde et ceux qui restaient avaient autre chose à faire que de penser à lui.

Le soir, le maître de la maison conduisit Renzo dans une chambre, que la contagion avait rendue vide d'habitants.

Au point du jour ils se retrouvèrent dans la cuisine. Renzo, après un bon déjeuner, partit, laissant chez son ami son paquet pour pouvoir marcher plus vite, et il lui dit :

— Si tout va bien... si je la retrouve vivante... Je repasse par ici... Je cours à Pasturo donner la nouvelle à cette pauvre femme : et puis... si, par un malheur que Dieu venille m'épargner... elle... alors je ne sais ce que je ferai... mais pour sûr on ne me reverra plus ici...

Et, parlant ainsi, il promenait ses regards avec attendrissement

sur l'horizon de ce pays qui l'avait vu naître... Son ami lui répondit par des paroles d'espérance et, l'ayant conduit quelques instants, il le quitta.

Renzo s'achemina vers Milan, mais pour n'y entrer que le lendemain. En traversant Monza il acheta du pain pour n'être pas pris au dépourvu. Le boulanger lui passa sur une planche une petite écuelle pleine d'eau vinaigrée, pour qu'il y mit son argent, et au moyen de longues pincettes il lui envoya du pain.

Vers le soir il arriva à Greco. Il trouva moyen d'entrer dans une grange remplie de foin entassé. Il monta par une échelle qui était contre le mur et jouit d'un sommeil doux et tranquille jusqu'à l'aube. Alors il descendit avec prudence, se jeta dans des sentiers déserts, prenant pour étoile polaire le Duomo, et il vint aboutir au mur de Milan, entre la porte Orientale et la porte Neuve.

CHAPITRE XXVII

La difficulté pour Renzo était de s'introduire dans la ville, car il y avait des ordres sévères. disait-on, pour empêcher les gens du dehors d'y pénétrer. Mais, par le fait, il ne s'agissait que de savoir s'y prendre.

Le temps était couvert, l'air pesant ; la campagne, presque sans culture, était desséchée ; les feuilles flétries se détachaient des arbres, et le silence qui régnait au-dessus de cette grande cité ajoutait une vague terreur aux inquiétudes de Renzo.

Après avoir erré quelques minutes, il se trouva près de la porte Neuve ; il s'arrêta suffoqué par une épaisse fumée noire qui paraissait venir des remparts... il s'approcha et reconnut qu'elle provenait d'un grand tas de lits et de vêtements infectés que l'on brûlait, et, de distance en distance, on apercevait de pareils feux.

Il entendit un bruit de sonnette et des voix d'homme... il vit une petite baraque en planches près de laquelle se trouvait un soldat en faction, puis des *monatti* qui arrangeaient un malheureux sur une civière. C'était le chef du poste de la gabelle, chez qui venait de se déclarer la peste. Renzo attendit

que les *monatti* fussent passés, et il s'avance. La sentinelle lui cria : "Hola !"

Renzo alors lui montra un demi-duc.

La sentinelle lui fit signe de le lui jeter, en disant ! "Passe vite !" Notre Renzo ne se le fit pas répéter et passa rapidement sans faire attention aux autres *holà* qu'il entendit de nouveau.

La rue où se trouvait engagé Renzo allait jusqu'au canal et était bordée de haies et de murailles, de jardins, d'églises et de couvents ; peu de maisons ; elle était pour le moment déserte. Mais, au bout d'un instant, un bourgeois parut qui marchait à la rencontre de Renzo : "Enfin, voici un chétien !" se dit-il, et il s'avança poliment, son chapeau à la main, pour lui demander son chemin. Le bourgeois, tout effaré, fit un pas en arrière, leva un long bâton noueux terminé par une pointe de fer, et la présentant à Renzo, il cria :

— Passez !.. passez !..

— Oh ! oh ! cria Renzo à son tour, et il s'éloigna.

Cet homme poursuivit son chemin en frissonnant et se retournant pour voir s'il n'était pas suivi. Arrivé chez lui, il raconta qu'il avait rencontré un *untori* qui s'était approché de lui avec une mine d'infâme imposteur, tenant à la main la petite boîte d'onguent ou son cornet de poudre (il n'était pas sûr duquel des deux), et cachant cette main dans son chapeau.

— Le malheur, disait-il, est que nous étions dans un endroit solitaire ; sans cela, je l'eusse fait empoinçonner, et on aurait trouvé l'abominable drogue... Mais, seul, j'ai dû me contenter de le tenir à distance... car un peu de poudre est si vite jeté !... Ces gens-là sont d'une adresse !... Et puis ils ont le diable pour eux ! A cette heure, il est dans Milan. Que de mal il y va faire !

Et cet homme, tant qu'il vécut, répétait, lorsqu'on parlait devant lui des *untori*, son *effrayante* histoire, en ajoutant :

— Que ceux qui nient ces choses ne viennent pas me le dire, à moi ! car celui qui a vu en sait plus que personne !

Renzo, loin de se douter du péril auquel il venait d'échapper, pensait

tout colère à l'accueil de ce bourgeois.

—Cela commence mal, se disait-il... il semble qu'il y ait un sort contre moi dans ce Milan... Pour entrer, cela va tout seul... et, une fois dedans, les déplaîs tombent sur moi. Enfin, avec l'aide de Dieu, si je trouve... ah ! le reste ne sera rien !

Arrivé au pont, il chercha s'il n'apercevait personne, et ne vit qu'un cadavre dans un petit fossé. Il venait de passer, lorsqu'il entendit crier :

—Hé ! l'homme ! Et il vit à peu de distance, sur le balcon d'une petite maison isolée, une femme avec une nichée de petits enfants, qui lui faisait signe d'approcher. Ce qu'il fit.

—Bon jeune homme, dit alors cette femme, ayez la charité d'avertir le commissaire que nous sommes oubliés ici... Mon pauvre mari est mort... on nous a enfermés en clouant la porte... Pas un chrétien n'est passé depuis que nous sommes là... Ces pauvres innocents meurent de faim...

—De faim ! s'écria Renzo ; et, tirant deux pains de sa poche :

—Voici, voici... Descendez-moi quelque chose... je les mettrai dedans.

La femme descendit un panier en disant :

—Que Dieu vous récompense !

Renzo se souvint des pains trouvés près de la croix de San-Dionigi et se dit :

—Voilà ! C'est une restitution, meilleure peut-être que si elle eût été faite au maître véritable, car c'est une œuvre de charité.

—Quant au commissaire, reprit-il, chère femme, je ne puis vous servir, car je suis étranger... Cependant, si je rencontre quelqu'un à qui l'on puisse parler, soyez assurée que je ferai votre commission ; et il prit le nom de la rue.

—Vous aussi, reprit-il, pouvez me rendre un grand service. Je cherche la maison d'une grande famille de Milan, la famille de ***. Pourriez-vous me dire où elle est située ?

—Je sais qu'il y a une grande famille de ce nom, mais j'ignore où elle demeure. En allant de ce côté (et elle montrait le bout de la rue), vous trouverez à vous en informer, et surtout ne m'oubliez pas.

—Soyez tranquille, dit Renzo, et il s'éloigna.

Arrivé au bout de la rue, sur la place de San Marco, la première chose qu'il vit fut une potence. Il y en avait non-seulement dans ce lieu, mais sur toutes les places et dans les rues spacieuses, afin que les délégués, investis d'un pouvoir discrétionnaire, pussent faire exécuter immédiatement ceux qu'ils jugeaient coupables. C'était un de ces remèdes terribles et inefficaces dont on était prodigue dans ce temps et surtout dans ces moments-là.

Pendant que Renzo se demandait pourquoi l'instrument de supplice était dressé dans cet endroit, il entendit un grand bruit qui s'approchait et vit déboucher au coin de l'église un homme qui agitait une sonnette. C'était un *apparitore*. Derrière lui, un chariot que des chevaux traînaient péniblement, tant il était chargé de morts ; après ce chariot, trois autres. Les *monatti* excitaient les chevaux du fouet et de leurs juréments. Les cadavres, qui remplissaient les chariots, étaient, pour la plupart, nus et amoncelés et enlacés comme des coulèvres !... A chaque cahot, ces horribles masses étaient soulevées. On voyait des têtes se renverser, des chevelures virginales pendre, des bras battant sur les roues... et l'âme était glacée à ce spectacle !...

Notre Renzo, à l'entrée de la place, pria avec ferveur pour ces morts inconnus... et une affreuse pensée torturait son cœur...

—Peut-être... là... mêlée parmi les morts... sous ces morts... Oh ! Dieu ! faites que cela ne soit pas ! Seigneur ! faites que cette idée ne me gagne pas !...

Le funèbre convoi passé, Renzo se remit en marche le long du canal à gauche ; il passa le pont *Marcelino*, et se trouva dans la rue *Borgo Nuovo*. Il aperçut un prêtre debout près d'une porte légèrement entrebâillée, un petit bâton à la main, l'oreille contre l'ouverture de la porte... Peu après, il le vit lever la main et bénir... Il comprit que ce prêtre venait de confesser quelqu'un. —C'est l'homme qu'il me faut ;" et Renzo, tirant respectueusement son chapeau, s'arrêta pour faire comprendre au prêtre qu'il voulait lui parler. Celui-ci s'arrêta

aussi, mais se tint au milieu de la rue, appuyant le bout de son bâton à terre comme pour tenir éloigné son interrogateur. Renzo lui demanda les renseignements qu'il lui fallait pour trouver la maison de dona Prassède, et, après que le prêtre l'eût satisfait, il lui parla de la pauvre femme abandonnée. Le bon prêtre le remercia de l'avoir mis à même d'exercer cette œuvre de charité si pressante et le quitta.

Notre Renzo, fort des renseignements qu'il venait de recevoir, se remit en marche et s'enfonça dans l'intérieur de la ville.

Quelle ville ! et qu'était la famine de l'année précédente à côté de cette désolation ?

Renzo traversa le quartier qui avait été le plus ravagé. Les habitants avaient dû quitter leurs demeures, et des cadavres en putréfaction étaient là pour attester que les maisons avaient été habitées. Plus loin, en changeant de quartier, c'était un autre aspect... la ville était vivante... mais les portes étaient fermées avec soin, et si de loin en loin on en voyait d'ouvertes, c'étaient celles que la peste avait visitées ou qui étaient envahies par les malfaiteurs. Plusieurs portes étaient clouées parce que les maisons renfermaient des malades ou des morts de la peste, et d'autres marquées d'une croix au charbon, indice qu'il y avait des morts à enlever. Des linges, des draps pendaient par les fenêtres, et, horrible vue !... des cadavres que l'on avait jeté hors des maisons, ou que les chariots avaient laissés tomber, gisaient sur le pavé. On n'entendait aucun bruit de travail... point de voitures... point de vendeurs. Ce silence de mort n'était interrompu de temps en temps que par les lamentations des mourants, les hurlements des frénétiques, le roulement des chars funèbres et les cris des *monatti*. Au point du jour, à midi, le soir, la cloche de la cathédrale donnait aux autres cloches de la ville le signal des prières prescrites par le cardinal. Alors les fenêtres s'ouvraient, les habitants priaient en commun, et les âmes se sentaient soutenues par une espérance divine.

Les deux tiers des habitants étaient morts, un grand nombre avaient quitté la ville et de ce qui

restait, une partie était malade... Tous les gens que l'on rencontrait avaient un bâton en mains, plusieurs un pistolet, pour tenir à distance ceux qui eussent voulu s'approcher... de l'autre main, ils tenaient des boules de métal percées à jour, contenant une éponge imbibée de vinaigre ou de pastilles odorantes. On ne portait ni cape ni manteau, ni aucun vêtement flottant qui pût toucher quelque objet infecté, ou (ce que l'on redoutait par-dessus tout) donner facilité aux *untori* de jeter des poudres, et pour cette dernière raison on évitait de passer sous les fenêtres. Ainsi l'ignorance donnait créance aux fausses terreurs, après avoir repoussé dans le principe les craintes salutaires. Dans les rues se traînaient des pestiférés, des femmes, des enfants mourant de faim...

Renzo traversait ces scènes de douleur, quand il entendit le tintement précurseur des *monatti*, et il vit quatre chariots arrêtés au coin de la rue. Les *monatti* revêtus de leur livrée rouge, à laquelle ils avaient ajouté des pompons et des plumes de couleurs différentes, entraient dans les maisons où se faisait entendre ce cri désespéré.

— Ici, *monatti* !

— Tout à l'heure ! répondait les voix avinées.

La porte d'une de ces maisons s'ouvrit et il en sortit une femme jeune encore, tenant serrée sur son cœur une petite fille habillée de blanc comme pour une fête. La beauté de cette femme brillait à travers les affres de la mort... Un *monatto* s'approcha pour prendre l'enfant.

— Non, dit-elle doucement, non, ne la touchez pas... il faut que je la porte moi-même... Tenez !

Et elle laissa tomber une bourse dans la main du *monatto*.

— Promettez-moi, continua-t-elle, de ne pas lui ôter un fil de ce qu'elle a sur elle... de ne souffrir qu'un autre ose le faire... mais de la mettre en terre ainsi qu'elle est...

Le *monatto*, saisi d'un respect involontaire, mit la main sur sa poitrine en signe d'acquiescement, et fit une place sur le chariot à la petite morte. La mère alors la baisa tendrement sur le front, la

coucha comme sur un lit, étendit sur elle une blanche couverture...

— Adieu, Cécilia, dit-elle, adieu, repose en paix ! Ce soir nous te rejoindrons pour ne plus nous quitter... En attendant, prie pour nous... Je vais prier pour toi...

Et se tournant vers les *monatti* :

— En passant, ce soir, dit-elle, vous me prenez, et vous ne me prenez pas seule.

Puis elle rentra dans sa maison, et un moment après on la vit à la fenêtre, tenant dans ses bras une petite fille qui avait sur son visage l'empreinte de la mort... La mère suivit des yeux le chariot qui emportait sa chère enfant jusqu'au détour de la rue... et elle disparut... sans doute pour déposer sur un lit l'enfant qui lui restait et s'étendre auprès d'elle pour mourir !...

— O Seigneur ! s'écria Renzo, exaucez-là, attirez-là à vous avec sa pauvre petite !... elles ont assez souffert... elles ont assez souffert !...

(A continuer.)

— 000 —

UN AUTEUR

RÉCOMPENSÉ PAR UN BREVET DE MENDIANT.

Le célèbre Stow (mort en 1695) avait employé sa vie et son patrimoine à explorer les antiquités de l'Angleterre, qu'il avait parcourue presque tout entière à pied. Sur la fin de ses jours, il tomba dans la plus profonde misère, et sollicita quelques secours. Mais tout ce qu'il put en obtenir fut une patente scellée du grand sceau, par laquelle " considérant que le dit Stow a employé quarante-cinq ans à réunir les matériaux pour ses chroniques d'Angleterre, et douze à écrire l'histoire des villes de Londres et de Westminster, et a consacré sa vie entière au service de son pays, nous lui accordons notre gracieuse et royale permission de solliciter les aumônes de nos sujets, et d'appliquer à son usage personnel ce qu'il pourra obtenir de leur bienveillance. Le tout pendant le cours d'une année."

ISRAËLI.

(Mélange de littérature)

— 000 —

Histoire.

L'IRLANDE

Notre héritage est passé à ceux d'un autre pays, et nos maisons à des étrangers.

(Lancet de Jérôme)

I

Les mauvaises lois sont une source de dissension ; l'Irlande en est la preuve ; jamais lois plus iniques ne régèrent un peuple, jamais peuple ne fut plus misérable ni plus agité. Depuis des siècles, l'olivier de la paix n'a pu pousser un seul rameau sur cette terre malheureuse, qu'il n'ait été aussitôt abattu par l'épée des discordes civiles. L'Irlande est un volcan dont on éteint avec du sang les éruptions périodiques ; c'est un moyen triste et qui peut faillir.

Il est inconcevable que l'Angleterre ait fermé si longtemps les yeux sur les abus qui désolent une île qui n'est ni son esclave, ni sa vassale, mais sa sœur et son alliée (1).

Les malheurs de l'Irlande datent de loin. Dermont, prince de Leister, aveuglé par ses haines privées, attira dans sa patrie les armes anglaises ; les Gallois, sous la conduite du comte de Pembroke, débarquèrent à Waterford à titre de protecteurs. Bientôt après, les protecteurs furent des maîtres qui surent se faire obéir à la pointe du glaive.

Dès le temps d'Edouard II, les insulaires, dépouillés violemment de leur patrimoine, et refoulés dans les bois et les montagnes, écrivaient au pape Jean XXII : " Les Anglais, qui se sont emparés de notre île sous de faux semblants de sympathie et d'humanité, veulent notre destruction totale. Sans

(1) L'Irlande n'est pas un royaume dépendant de l'Angleterre ; un statut passé sous le règne de Henri VIII porte simplement que " le roi et ses successeurs seront rois impériaux de ce royaume uni à la couronne impériale d'Angleterre." J'ai feuilleté tous les statuts anglais et irlandais, dit Swift, et je n'ai point trouvé de loi qui rende l'Irlande dépendante de l'Angleterre, pas plus que l'Angleterre de l'Irlande. Nous nous sommes obligés, à la vérité, à avoir le même roi que nos voisins, ce qui les oblige conséquemment à avoir le même roi que nous ; nos ancêtres n'étaient pas stupides au point de nous mettre entièrement sous le joug.

“ autre droit que celui de la force, “ ils nous ont chassés de nos belles “ et vastes demeures, et nous avons “ dû laisser dans leurs mains cupi- “ des l'héritage de nos aïeux. A “ l'imitation des bêtes fauves, nous “ sommes allés demander un asile “ aux forêts, aux marécages, aux “ creux des rochers ; mais ni l'épais “ seur des forêts, ni la profondeur “ des cavernes ne peuvent nous “ servir de rempart contre leur “ infâme avarice. Ils nous dispu- “ tent la possession de la bruyère “ la plus aride, de la roche la plus “ sauvage, et s'arrogent la pro- “ priété au moindre coin de terre “ où nous pouvons laisser l'em- “ preinte de nos pas.”

Celui qui plante des épines ne doit pas s'attendre à recueillir des roses, dit un proverbe oriental ; une oppression aussi intense devait enfanter la révolte ; l'arbre porte ses fruits. Une guerre intestine déchira l'île et la plongea dans la barbarie. Les efforts partiels que firent les chefs irlandais pour recouvrer leur indépendance échouèrent faute d'ensemble et n'aboutirent qu'à river les lourdes chaînes des vainqueurs. Le sanglant et fatal combat d'Athunrée décida du sort de l'Irlande ; il dura tout un jour, et quand les rayons du soleil éclairèrent le champ de bataille, ils le virent jonché de morts à la hauteur de la fougère des montagnes ; car plus de dix mille Irlandais étaient tombés sous les flèches anglaises. L'antique noblesse de Connaught fut fauchée comme l'herbe, et il ne resta qu'un seul homme de la race royale des O'Connor.

C'est ainsi, dit l'Anacréon de l'Irlande, que l'émeraude du monde occidental fut incrustée au diadème de l'étranger.

II

Des mesures oppressives, des spoliations iniques, consolidèrent, par la terreur, la puissance anglaise ; ce sont les conséquences naturelles de l'invasion ; les Vandales, les Bourguignons, les Lombards en usèrent ainsi ; mais les lois que ces barbares promulguèrent dans l'impétuosité de l'action et dans l'ivresse de la victoire, il les adoucit à la longue, et, de cruelles qu'elles

étaient, il les rendirent équitables ; il le fallait, sous peine de régner sous la solitude des tombeaux ; la race des vainqueurs se fondit insensiblement dans celle des vaincus. L'Angleterre elle-même nous offre la fusion successive des Romains, des Saxons, des Danois et des Normands. Quand Harol' fit un appel au peuple qui l'avait fait roi pour repousser l'invasion nor- mande, il n'avait plus que des Anglais sous sa bannière, et malgré la ligne de démarcation que Guillaume avait si profondément tracée avec sa lance victorieuse entre les naturels et les conquérants, cette ligne était effacée sous le règne d'Edouard III. L'Irlande seule se trouve placée dans une position exceptionnelle ; les blessures que lui fit la conquête sont encore ouvertes, et saignent depuis plus de dix siècles. Les vaincus n'ont rien oublié de ce qu'ils ont perdu ; les vainqueurs usent sans merci de leurs avantages, comme si la bataille d'Athunrée datait d'hier ; au moment où j'écris ces lignes (1867) les deux camps ennemis se mesurent encore des yeux.

Il serait injuste pourtant de mettre entièrement à la charge du gouvernement anglais les longues infortunes de l'Irlande ; ses plus grands ennemis ne sont pas à ses portes, mais dans ses entrailles. Les oiseaux de proie qui se sont successivement abattus sur ce cadavre de royaume, se sont toujours interposés, comme un nuage sombre, entre les abus invétérés qui irritent le peuple jusqu'à la folie, et le soleil déjà si pâle de la justice d'Angleterre. Chaque fois que le cri de la nation en détresse a voulu monter jusqu'au trône, ils l'ont couvert par leurs croisements sinistres, et ces Anglais, si superbes de leur liberté, ont voulu ravir au peuple irlandais jusqu'à la liberté de la plainte, chose que la torture ne fait pas.

III

Sous le règne d'Edouard III, l'Irlande sollicita la faveur d'être reçue en communauté de lois avec l'Angleterre ; Edouard favorisait un plan qui devait opérer l'amalgame des deux nations, mais les

grands lords établis en Irlande s'opposèrent opiniâtement à ce que cette île fût admise au bénéfice des lois anglaises, parce que, de leur propre aveu, ils avaient intérêt à ce que les abus continuassent. Sous le règne d'Elisabeth, justice fut refusée à l'Irlande par le même motif ; on en trouve la preuve dans les mémoires d'un des plus habiles ministres de cette reine. Après avoir observé qu'il y avait en Irlande un grand nombre d'hommes puissants qui éloignaient et retardaient l'affranchissement de la nation, sir J. Davis ajoute cette protestation remarquable : “ Je “ dois disculper le gouvernement “ anglais de reproche qu'on pour- “ rait faire à sa politique, et rejeter “ toute la faute sur l'orgueil, la “ cupidité et les funestes conseils “ des Anglais établis dans ce pays.”

Malgré le laps de temps qui s'est écoulé depuis, ces assertions n'ont point cessé d'être applicables à la situation du Royaume-Uni.

“ Six cents ans n'ont point ensei- “ gné la sagesse aux grands lords de “ nos jours, s'écriait dernièrement “ l'énergique défenseur des droits “ méconnus de l'Irlande, il n'y a “ rien de nouveau sous le soleil.”

La différence du sang fut d'abord le prétexte des premiers dénis de justice que subit l'Irlande ; la différence de religion vint ensuite élargir la brèche. Ce que les Irlandais souffrirent pour conserver le catholicisme n'a pas d'exemple dans l'histoire des âges et passe la mesure du courage humain. Ils furent déclarés incapables de porter les armes sous peine de haute trahison, de sorte que, en cas d'invasion étrangère, six millions de catholiques se voyaient dans l'alternative, ou de se laisser paisiblement couper la gorge sans se défendre, ou d'être attachés à un gibet anglais pour s'être défendus. D'après une loi qui était encore en vigueur il n'y a pas longues années, aucun catholique ne pouvait posséder de biens-fonds en Irlande, et si cela avait néanmoins lieu, et qu'un protestant vint à en faire la déclaration devant les magistrats, on adjugeait au délateur le patrimoine du catholique sans autre forme de procès : des millions ont passé aux mains des protestants par ce lâche moyen.

IV

Jacques Ier ne laissa au clergé que le choix entre le bannissement et la mort, et afin d'extirper radicalement du Royaume-Uni la religion de Marie Stuart, sa noble et malheureuse mère, il jugea convenable de coloniser tous les comtés d'Irlande. On laissa un quart de la terre au premier occupant, et les trois autres quarts distribués à de nouveaux venus qui n'avaient d'autre droit que leur haine déclarée contre le culte catholique. On transplanta des clans entiers d'un comté dans un autre, avec défense de revenir au lieu de leur naissance sous peine de mort. Ce qui avait échappé aux avides agents de Jacques, fut glané par les fanatiques soldats de Cromwell. Aussi, chaque fois que le voyageur en traversant un beau domaine ou en foulant un sol fertile, demande le nom du propriétaire, il reçoit invariablement la même réponse : "Ce sont des terres confisquées !" c'est-à-dire des terres qui appartenaient autrefois aux catholiques et qui ont été données aux protestants. Ce souvenir est si douloureux aux pauvres Irlandais, qu'on a vu les desservants de leurs anciens chefs murer les fenêtres de leurs vieux châteaux du côté où l'on découvrirait le patrimoine confisqué de leurs pères.

On dirait que l'action du temps, qui agit d'ordinaire sur les abus comme la rouille sur l'acier d'un glaive, est impuissante à ronger les fers de l'Irlande ! Les habiles ministres de la reine Anne, personnages distingués d'ailleurs par leurs lumières et leur philosophie, n'en suivirent pas moins, à l'égard du Royaume-Uni, la ligne de conduite oppressive de leurs devanciers : "Ils regardent l'Irlande du haut de leur grandeur,—disait un écrivain célèbre qui vivait dans leur intimité,—et la voient du même œil que leurs colonies de déportés."

Chaque fois qu'on a voulu flageller cette terre souffrante, on s'est constamment servi du même prétexte, lequel n'a rien perdu par l'usage, quoiqu'il dure depuis près de trois cents ans, savoir : la nécessité de tenir en crainte les féroces papistes.

V

Par une infatuation inouïe, les catholiques irlandais sont toujours, pour leurs voisins de l'autre côté du canal Saint-Georges, les clans sauvages et inquiets que les archers de Pembroke subjuguèrent. Les papistes, disaient les Anglais du temps de la reine Anne, les papistes sont plus dangereux que les Juifs et les Turcs, parce qu'ils reconnaissent un pouvoir étranger. "Ces raisons ne valent pas grand'chose,"—répondait le doyen de Saint-Patrick avec une honnête sincérité ;—car le catholicisme s'accorde aussi bien que notre propre religion avec les républiques et les monarchies, soit limitées, soit absolues. L'opinion qui considère le Pape comme vicaire de Jésus-Christ, n'est qu'un point spécieux pour lequel on ne doit priver aucun homme de la capacité de servir son pays."

Ces aveux augmentent encore de valeur dans la bouche d'un des membres les plus distingués du clergé anglican. Le tableau du catholicisme sous la maison du Hanovre, tableau succinct, tombé négligemment de la même plume, saisit le cœur par l'oppression intense et persévérante qu'il révèle. Sept monarques ont passé sur le trône d'Angleterre depuis la colonisation de Jacques. Les Stuarts ont été chassés, rappelés, chassés encore par leurs affectionnés sujets ; des princes allemands ont succédé aux princes d'Ecosse ; mais après tous ces changements qui ont agrandi l'horizon des libertés de l'Angleterre, nous retrouvons toujours l'Irlande désarmée, appauvrie, captive.

"Les papistes dont on nous fait peur,—dit le spirituel doyen,—ne sont guère plus redoutables que des femmes et des enfants. On a été la presque totalité de leurs terres, ils sont déclarés incapables d'en acquérir, et, à l'égard du peu qui leur en reste, la dernière loi du Parlement contre le papiste a pourvu à ce que ce peu sorte de leurs mains morceau à morceau. Les prêtres sont inscrits, et, en cas de mort, ils ne peuvent être remplacés sans une permission spéciale, permission qu'on ne leur accordera point. Le peuple pauvre,

"disséminé, sans prêtres et sans chefs, ne peut manquer de venir, à la fin, au protestantisme."

Ces prévisions ne se sont point réalisées ; l'Irlande est plus catholique que jamais, et la FOI ROMAINE, foulée aux pieds comme une herbe odoriférente, n'en a rendu qu'un parfum plus vif. Aussi O'Connell disait-il à la face de l'Angleterre : "La ténacité sur laquelle le peuple irlandais, traversant des jours de pillage et de sang, est resté attaché à la foi qu'il jugeait la meilleure, lui donne des droits à l'admiration de ceux-là mêmes qui regardent cette foi comme erronée !..."

VI

Il n'y a point de pays moins connu et plus mal apprécié que l'Irlande ; la haute société britannique, qui le connaît, dit Swift, à peu près comme Mexico, avait prévenu si fortement le prince Puekler contre ce pays de marais, de bigots et de sauvages, qu'en pénétrant dans les parties montagneuses de l'île, où il comptait trouver des cannibales catholiques, il éprouva un notable mécompte en se voyant entouré d'un peuple, misérablement pauvre à la vérité, mais bon, serviable, poli, de mœurs douces quoique susceptible d'enthousiasme, et gai sous les livrées de la plus affreuse indigence.

"Je ne connais pas de peuple, dit le prince, dont les basses classes paraissent moins égoïstes et plus reconnaissantes. L'Irlande a toute l'humilité et le génie poétique des Allemands, la vivacité et la prompte conception des Français, avec le naturel et la soumission des Italiens."

Après avoir rendu justice aux lumières et à la parfaite tolérance du clergé catholique, le prince luthérien ajoute chaleureusement : "Combien j'aurais désiré de voir ici un de ces imbéciles protestants anglais si furieux, qui prétendent que ce sont eux, au contraire, qui fanatiquement attachés à la croyance de leur parti moitié politique et moitié religieux, sont d'avance décidés à fermer leurs longues oreilles à la voix de la raison et de l'humanité."

La population de l'Irlande est de huit millions d'âmes ; sur ces huit

millions, on compte six millions de catholiques, dont la moitié manque du nécessaire. Souvent les pauvres Irlandais sont obligés de faire le tour du monde pour trouver du travail et du pain. Cette population si pauvre est forcée, par la loi, d'alimenter une hérésie qui l'opprime, et, par la conscience, un clergé qu'elle aime et qui vit de sa vie précaire et disetteuse.

Dans une foule de villages où il n'existe pas un seul protestant, le ministre vient célébrer une fois par an le service inventé par Henri VIII et Elizabeth devant des bancs déserts ou des murs en ruine, ce qui n'empêche pas le bénéficiaire protestant de faire lever les dîmes et autres redevances de la manière du monde la plus rigoureuse.

Enfin l'Irlande, qui est astreinte depuis des siècles au partage de toutes les charges de l'Angleterre, a été privée, jusqu'à ce jour, de toute participation aux droits et aux privilèges des Anglais. "En Angleterre, nous sommes des hommes libres, disait un Anglo-Irlandais, de l'autre côté du canal, nous ne sommes plus que des esclaves."

L'abbé ORSINI.

— 000 —

Pensées.

Dieu a fait attendre si longtemps le Messie, afin que l'homme connaît, par une longue expérience de ses misères, le besoin qu'il avait d'un Rédempteur, et qu'il le désirât plus ardemment.

De plus, afin qu'il ne pût méconnaître Jésus-Christ pour le Messie, en voyant que toutes les figures, toutes les promesses et toutes les prophéties venaient s'accomplir et se vérifier en lui

Mgr GAUME.

La miséricorde de Dieu, dans la punition du péché originel, fut aussi parfaite que sa justice.

Au lieu de faire mourir nos premiers parents aussitôt après leur péché, comme il en avait le droit, Dieu leur laissa le temps de faire pénitence et leur promit un Rédempteur.

Mgr GAUME.

Monographie

LE PREMIER

NOËL

DANS

LE MONDE.

I

L'empereur Auguste avait fait publier dans la Judée, tributaire de Rome, un édit qui prescrivait le dénombrement de tous les peuples soumis à l'empire.

Cyrius, gouverneur de la Syrie, accompagné d'officiers romains, venait d'arriver à Bethléem pour l'exécution de cet ordre, et chaque habitant devait se rendre et se faire inscrire au pays dont il était originaire.

Joseph et Marie étant de la famille de David et de Bethléem de Juda, vinrent dans cette ville qui est à deux lieues de Jérusalem et à trente lieues de Nazareth où ils demeuraient.

Or Marie ne put faire ce voyage à pied, dit la tradition, et suivant la coutume du pays, elle était montée sur un âne que conduisait Joseph.

Ils arrivèrent à Bethléem au commencement de la nuit. Et comme la ville était petite et remplie de riches étrangers, il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. Car ces deux époux étaient pauvres, inconnus et méprisés ; il leur fallut donc, malgré l'hiver et la situation délicate de la Vierge, reprendre leur marche et chercher au-dehors un abri que les hommes leur refusaient.

Joseph reprit la bride de l'âne qui portait son humble compagne, dit une légende, et hors de l'enceinte méridionale de la ville, il trouva une étable creusée dans le roc, il se réfugia avec Marie dans cet abri sauvage.

C'était pendant la nuit dont nous célébrons le souvenir par la veille de Noël : la Vierge était dans un dénuement complet, et pourtant, elle méditait doucement sur le

bonheur qui allait lui appartenir en devenant la mère de Dieu.

La grotte où allait naître notre Seigneur avait été creusée dans ces temps de naïve hospitalité comme un refuge, soit pour les troupeaux laissés dans les champs pendant la nuit, soit pour les voyageurs pauvres ou égarés. Elle existe encore maintenant, transformé par la piété chrétienne en un des sanctuaires les plus vénérés de la Terre-Sainte.

Sa longueur est de quinze mètres environ, sa largeur de quatre mètres et sa profondeur de trois. Les premiers chrétiens avaient d'abord renfermé cette grotte sacrée dans une église bâtie en l'honneur de la naissance du Christ. Ce premier sanctuaire fut profané par l'empereur Adrien qui, voulant arrêter les progrès du christianisme, fit ériger une statue d'Adonis à l'endroit même où les fidèles adoraient leur Dieu.

Mais sainte Hélène fit abattre la honteuse idole, éleva à cet endroit une belle église dédiée à la Vierge mère, et fit revêtir d'un marbre précieux la voûte, le pavé et les parois de la grotte sacrée. Le lieu où le Sauveur du monde est né, indiqué par un marbre blanc, fixé dans le pavé et incrusté de jaspes éclairés par seize lampes toujours allumées.

II

Le 25 décembre, à l'heure de minuit, la Vierge mit au monde, sans douleur et sans rien perdre de sa virginité, l'enfant si longtemps attendu, le désiré des nations, Jésus le Sauveur du monde : et voici ce que l'on raconte, à cette occasion :

"Sa mère par une inspiration de l'Esprit-Saint, — dit saint Bonaventura, — lava son corps avec le lait dont la bonté divine avait miraculeusement remplie son sein, puis elle l'emmailotta de langes."

Alors, saint Joseph, ému de compassion et de pitié, adorant l'enfant dont il devait être le père nourricier, prépare à la hâte la crèche de pierre ; il place en dedans une garniture de bois, sur laquelle il étend un peu de foin ; la sainte Vierge apporte le divin enfant, le couche sur cet étrange berceau ; sous sa tête, elle place pour tout

oreiller une pierre entourée d'un peu de paille, puis elle s'agenouille pleurant et adorant

La pierre sur laquelle reposa la tête de Jésus a été conservée comme une relique précieuse et fixée dans le mur de la grotte ; la crèche de bois est conservée à Rome où elle a été reconnue par Benoît XIV et placée dans l'église de Sainte-Marie-Majeure ; la crèche de pierre et la grotte restent à Bethléem comme un témoignage immuable du mystère qui s'est accompli sur cette terre bénie.

Alors pour signaler au monde le prodige étonnant de cette naissance adorable, Dieu multiplia les miracles et se fit sentir par tout le monde.

J'emprunte au recueil des légendes du Nouveau-Testament les faits qui suivent et que l'auteur nous donne sous la garantie des traditions populaires.

« Les Romains, en paix après six cents ans de guerres, avaient construit un temple à la paix. En l'élevant, ils avaient consulté l'oracle d'Apollon pour savoir combien de temps l'édifice durerait, et l'oracle avait répondu :—Jusqu'au jour où une Vierge mettra au monde un fils.

Un tel événement ne leur paraissait pas possible ; ils avaient placé ces mots au front de leur monument : *Temple de la paix pour l'éternité.*

A l'instant où Jésus-Christ naissait, le temple de la Paix s'écroulait sur ses jeunes fondements.

Le Livre d'Or, qui renfermait les destinées de Rome d'après les anciens oracles et prophéties des sybilles, contenait cette prédiction : Quand l'huile jaillira de la fontaine, on verra paraître le Sauveur.

A l'heure même où la Vierge sainte mit au monde son divin fils dans la crèche de Bethléem, la fontaine de la *Taberna Meritoria* versa à flots une huile pure et limpide, qui ne cessa de couler jusqu'au Tibre pendant vingt-quatre heures.

C'est en souvenir de ce prodige que fut construite la première église dédiée dans Rome à la sainte Vierge, sous le nom de *font olei* (fontaine d'huile) qu'elle conserve encore, quoique le saint Pape Calixte Ier l'ait consacrée sous le titre de sainte Marie du Tibre au commencement du troisième siècle.

Mais il y eut une autre merveille ; Jacques de Voragine raconte que le jour de la naissance du Sauveur on vit surgir à l'orient trois globes lumineux, ou un triple soleil, symbole de

la Trinité auguste ; et après avoir brillé assez longtemps sur l'horizon, ces trois soleils confondirent leurs glorieux rayons et ne firent plus qu'un seul disque.

Ce même jour, Auguste, qui était alors au faite de sa puissance, était occupé d'un décret flatteur du Sénat qui le proclamait dieu de son vivant et lui votait un temple où l'encens devait brûler devant cette statue. Auguste n'ayant pas encore perdu toute sagesse sentait bien qu'il n'était qu'un homme. Avant d'agréer les honneurs suprêmes, il fit appeler une de ces sybilles dont les fiers souverains de Rome acceptaient ordinairement les oracles.

Seul avec elle dans un lieu retiré du palais, il lui demanda s'il devait naître dans la suite des âges un homme plus grand que lui.

C'était précisément le jour de la naissance du Seigneur. La sybille, attentive, consultait divers oracles pour satisfaire la curiosité impériale, lorsque vers midi le disque du soleil parut à ses yeux entouré d'un cercle d'or, au milieu duquel on distinguait une vierge éblouissante de gloire, assise sur un autel. Elle tenait un jeune enfant qu'elle penchait avec amour sur son sein. La sybille montra cette vision au César étonné. Pendant qu'il la considérait attentivement, une voix inconnue ébranla les murs du palais, et on entendit ces paroles :

Hæc ara est Dei cæli.

C'est ici l'autel du Dieu du ciel.

Alors les cheveux de la sybille se hérissèrent, l'inspiration gonfla sa poitrine, se dressant en face de l'empereur avec une majesté surhumaine, elle lui dit : « Puissant César, cet enfant est plus grand que toi. C'est lui qu'il faut adorer. »

Auguste tomba à genoux, plein d'une indicible terreur : il offrit de l'encens à l'Enfant céleste, et défendit qu'on lui rendit à lui-même les honneurs divins.

III

La chambre secrète du palais des empereurs où se passait cette scène est devenu l'église d'*Ara Cæli* (autel du ciel) en l'honneur de la très-pure Vierge. Elle a été consacrée par le saint Pape Anaclet. Deux des colonnes, faites avec les éperons des vaisseaux d'Antoine pris à Actium, supportent maintenant la voûte d'un édifice dédiée à Marie et qui appartient aux franciscains. Aux fêtes de Noël on

expose la statue de l'enfant Jésus, et dans de gracieuses solennités, c'est un enfant qui fait le sermon ; souvenir de Jésus dans le temple au milieu des docteurs.

« Or, il y avait entre Bethléem et Jérusalem,—dit Saint-Jérôme,—des bergers qui passaient la nuit dans les champs veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux. Tout à coup l'ange Gabriel se présenta devant eux et une lumière céleste les environna, ce qui les remplit d'une grande frayeur. »

Mais l'ange les ayant rassurés, leur annonça la grande nouvelle, leur donna les signes auxquels ils reconnaîtraient l'*Emmanuel*, et en même temps les convia au concert sublime de la cour céleste : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.*

Alors aussi les Mages virent en Orient une étoile extraordinaire et miraculeuse, et ces rois savants rapprochant cette apparition des paroles du prophète Balaam, se dirent : c'est l'Étoile de l'Enfant-Dieu qui doit naître, dans Jacob, d'une Vierge Immaculée, et renouveler la face de la terre.

Cet astre nouveau, suivant l'interprétation la plus ordinaire de l'Écriture et les données de la science d'alors, était sans doute un météore lumineux, moins brillant que celui qui enveloppa les bergers, mais assez étrange et assez significatif pour éveiller l'attention des Mages et pour leur exprimer ce que Dieu voulait leur dire.

Car ces rois chaldéens, que la tradition fait venir de loin et que la légende nomme Gaspar, Melchior et Balthazar, comprirent aussitôt qu'il se passait un événement extraordinaire en Judée, et que le grand jour des siècles était venu ; aussitôt donc ils firent leurs préparatifs de voyage et ils se mirent en route.

Les Mages parlaient du même pays ; c'est par une pure fantaisie de peintre que l'un d'eux est représenté noir comme Éthiopien ; le symbolisme a pris dans ce cas la place des faits : on a voulu voir dans trois rois, les chefs des trois grandes races de l'humanité, l'idée est bonne, mais il lui manque la réalité de l'histoire.

Cependant les bergers restés

dans l'ombre, et n'entendant plus le concert des anges se dirent : " Poussons jusqu'à Bethléem et voyons ce que le Seigneur nous a montré dans les paroles de la vision. "

On croit généralement, d'après la tradition des premiers siècles, que ces bergers étaient trois ou quatre seulement, et qu'ils partirent de grand matin pour arriver à la clarté du jour. Les cantiques populaires n'ont eu garde d'oublier la scène de ces humbles personnages qui furent appelés les premiers à la cour du roi de la terre et du ciel.

Chaque pays les représente à sa manière et dans son langage ; il a fallu bien longtemps que le patois lui-même fut admis dans les églises, et l'on trouverait bien encore quelques contrées où ces cantiques sont encore en vogue.

Il n'y a pas vingt ans qu'on les chantait encore en Lorraine dans un grand nombre de villages, avec autant d'entrain et de naïveté que dans le bon vieux temps. On y représentait des bergers comme on les connaît dans ce pays, pauvres comme des mercenaires, dévots comme de bons chrétiens, libres de leurs pas et cherchant aventure : leur bon cœur du reste compensait leur pauvreté et les rendaient ingénieux pour venir au secours de l'Enfant Jésus ; ils lui portaient tous les présents qu'on peut trouver autour de soi quand on a pour fortune qu'un coin de terre avec des arbres, qu'une vigne au pied de la colline, et quelques moutons dans le troupeau de l'endroit. Nous sommes trop riches, trop commerçants et trop avancés, nous autres, pour lire, sans rire, les détails plus que naïfs de ces étonnantes anticipées.

Les plus vieilles traditions disent pourtant que les bergers de Bethléem prirent avec eux de simples offrandes, des agneaux et des fruits et qu'ils s'acheminèrent vers la cité, donnant ainsi raison depuis des siècles à la foi charmante et si pure qu'on retrouve encore dans quelques contrées. Ils vinrent donc sous la conduite de celui qui les avaient conviés, et ils trouvèrent l'enfant et Marie sa mère :

" Vous trouverez, leur avait dit l'ange Gabriel, un enfant enveloppé

de langes et couché dans une crèche ; " ce que voyant ils se prosternèrent, offrirent en adoration leurs humbles présents, rendant grâces à Dieu ; puis ils se retirèrent pour aller porter partout dans les alentours l'heureuse nouvelle de cette nuit sainte.

Depuis ce premier Noël, si grand dans sa simplicité, bien des dates mémorables ont été enrégistrées dans l'histoire du monde ; d'où vient donc que nous en revenons toujours à la naissance de ce petit Jésus si pauvre et si chétif ?

On a beaucoup écrit pour nier la divinité de la naissance et pour tourner en ridicule la foi des catholiques. Qu'importe à Dieu le bruit de la terre, qu'importe au passé la préterition d'un siècle qui vient à son heure marquée dans l'éternité, et qui disparaîtra de même avec les hommes qui l'agitent. Qu'importent encore à l'histoire la science à la mode et les savants à bonne fortune ; l'histoire convient des faits qu'on ne peut méconnaître ; le passé ne nous appartient pas, et ceux qui ont voulu s'élever contre la foi en sont encore à se demander qu'est-ce que la religion et qu'est-ce que Dieu ?

Cela fait rire les enfants, et les enfants ont raison. On ne refait pas notre nature, et nous avons besoin de nous rattacher à nos souvenirs, à une croyance, en un mot à la vérité. Les souvenirs du premier Noël sont tout cela ; c'est pourquoi les peuples les gardent si précieusement. Dieu veille sur eux du haut du ciel où il est remonté, et quoiqu'en dise l'indifférence tant pratiquée de nos jours, leur mémoire ne passera jamais.

Hubert TOUSSAINT.

— 000 —

NOËL

I

La nuit s'illumine et flamboie,
Plus radieuse qu'un beau jour ;
Les coteaux frissonnent de joie,
Les étoiles pleurent d'amour.

Rois et Bergers, l'heure est venue.
Que nos voix montent jusqu'au ciel !
Chant d'allégresse, vers la nue
Envole-toi ! Noël ! Noël !

Il est né le Sauveur du monde ;
Marie en pleurs, tremblante encor,
Se penchant sur sa tête blonde,
Baise ses petits cheveux d'or

Il est là couché dans la crèche ;
L'âne et le bœuf aux yeux humains
Dans la nuit transparente et fraîche
Soufflent sur ses petites mains.

Quittant les plaines violettes
Que bientôt l'aube va dorer,
Les bergers tenant des houlettes,
Sont tous venus pour l'adorer.

Et vers l'enfant que tout admire
Et qui s'endort pâle et riant,
Apportant l'or, l'encens, la myrrhe
Sont venus les Rois d'Orient.

Devant lui se tient redoutable
Un Ange aux prunelles de feu,
Et sur les poutres de l'étable
Ruisselle une clarté de Dieu.

II

Salut ! Salut, fils de Marie !
Nous t'adorons à deux genoux,
Enfant à la lèvre fleurie,
Tu seras berger comme nous !

Tu chercheras l'ombre du saule,
Et couvert de grossiers habits,
Tu porteras sur ton épaule,
O doux pasteur, une brebis.

Salut, maître des cieux pleins d'astres,
Qui s'envolent pâles d'effroi !
Pour terrasser les noirs désastres
Ainsi que nous tu seras roi !

Avec la couronne d'épines,
O Roi de la terre et du ciel,
Tu ceindras tes tempes divines,
Et tes lèvres boiront le fiel.

III

Nous te saluons, nous les Anges,
Dieu qui voulus naître et mourir
Pour que la joie et les louanges
Dans l'azur puissent refleurir.

Tu dors dans le calme silence
Parmi les Bergers et les Rois,
Toi qui dois saigner sous la lance
Et tomber sous la lourde croix !

Sauveur que la lumière arrose,
Petit Jésus, doux immortel,
Souris-nous de ta bouche rose,
Petit Jésus ! Noël ! Noël !

THÉODORE DE BANVILLE.

— 000 —

Corbeille Poétique.

[Pour l'Album des Familles.]

LA JEUNE NOVICE ET L'ANGE.

(A ma Sœur.)

I

Le sommeil ne vint pas reposer sa paupière.
Elle attendait l'aurore, anxieuse et légère.
Du plus beaux de ses jours ;
Et quand sonna minuit à la cloche sonore,
Du beffroi du vieux cloître, elle veillait encore :
Elle pria toujours.

Le bonheur avait lui sur ses jeunes années :
Elle n'avait au cœur nulles roses fanées,
L'horizon était pur,
Et son âme sereine aimant le sanctuaire
N'avait encore trouvé que des jours de lumière
Et des rêves d'azur.

Pourtant elle semblait craindre le sacrifice :
Une voix lui disait que c'était le calice
De douleur et de fiel.

Elle n'osait pas croire à la parole étrange
Que souvent répétait sa tendre mère, un ange,
" Le cloître c'est le ciel."

II

Mais le dernier soupir d'une prière ardente,
En s'évanouissant sur sa lèvre brûlante,
Amena le repos ;
Et dans un songe calme et doux comme un sourire.
Un ange vint près d'elle en souriant lui dire
A l'oreille ces mots :

" Ma fille, viens à nous ! La suave prière
" Comme un écho du ciel résonne au sanctuaire
" Chaque heure, chaque jour.
" Ces ogives de pierre et cette voûte antique
" C'est de l'éternité le céleste portique
" Et l'asile du pur amour.

" Le monde a trop de bruits, la terre trop de larmes,
" La vie a trop d'angoisse et l'âme trop d'alarmes,
" Redoute ces attraits :
" Pour un rare plaisir qu'il y manque de choses !
" La vie est un rosier qui n'a jamais de roses,
" Et ne fleurit jamais !

" Viens, tu seras un ange, un ange à la blanche aile :
" Tu seras du Seigneur la blanche tourterelle :
" Il viendra chaque jour.
" Réponds à son appel, il demande ton âme,
" Il demande à ton cœur un gage de sa flamme,
" Un peu de son amour.

" Le cloître c'est le ciel : la demeure céleste,
" Où jamais n'a soufflé le vent triste et funeste,
" Le vent de la douleur.
" Mais sur des cœurs joyeux et des âmes aimées,
" Soufflent à chaque instant les brises parfumées,
" Les brises de bonheur.

" Viens, car ce voile blanc c'est la fraîche couronne
" Que Dieu met sur ton front ! c'est lui qui te la donne
" A toi qu'il aime tant.
" Jamais tu ne seras par son cœur délaissée.
" Il t'appelle aujourd'hui, viens jeune fiancée
" A ton céleste amant."

III

Et quand sonna la cloche au beffroi solitaire
Elle disait encor son ardente prière
C'était le calice de miel !
L'ange lui souriait. Et, dans sa confiance,
Elle rêvait toujours à ce mot d'espérance :
" Le cloître c'est le ciel."

ALTAIR.

— 000 —

LE CANADA AU XIX^{ME} SIECLE.

Trois siècles sont passés et les peuples sauvages
Qui foulaient autrefois l'herbe de nos rivages,
Comme une ombre sont disparus.
Il est vaincu le Dieu de l'Iroquois terrible !
Et les adorateurs de la Croix invincible
Comme ces blés se sont accrus.

Stadacona n'est plus, et sur son promontoire
Québec dresse son front tout rayonnant de gloire,
Du passé, rayonnant souvenir !
Les murs d'Hochelaga sont tombés en poussière
Et Montréal drapant une robe princière
Marche à grands pas vers l'avenir.

Les moissons et les fleurs reculent les savanes,
Et les grandes cités remplacent les cabanes,
Sur les rives du Saint-Laurent ;
Les villages riants émailent nos campagnes,
Et des bocages verts aux flancs de nos montagnes,
S'élançant nos clochers d'argent.

Oh ! si tu revenais sur la rive fleurie
Que ton cœur généreux nous légua pour patrie,
Noble père de nos aïeux,
Comme ton cœur charmé bondirait d'allégresse,
En voyant tes enfants tout brillants de jeunesse
Grandis, prospères et joyeux.

Oh ! Cartier, gloire à toi, l'œuvre de ton génie
Était sublime et sainte, et ton Dieu l'a bénie
En récompense de ta foi.
Ce grain de sénévé de l'œuvre évangélique
Va produire bientôt un arbre magnifique !
Oh ! Cartier, gloire à toi !

A. B. ROUTHIER

— 000 —

A LA TRES-SAINTE VIERGE.

PENSÉE.

J'ai vu déjà s'enfuir de bien longues années !
Misérables ou fortunées,
Ainsi que des feuilles fanées.
Le temps les emporta dans son rapide cours ;
Mais, s'il faut remonter le fleuve de la vie,
Les jours où je t'aimai, sainte Vierge Marie,
Furent les plus beaux de mes jours !

FRANÇOIS MODÈBON.



Biographie

[Pour l'Album des Familles.]

Sir CHARLES TUPPER,

K. C. M. G., C. B.

HAUT COMMISSAIRE CANADIEN A LONDRES

PAR

CHARLES THIBAUT, écr,

Avocat et Publiciste.

(Suite)

XV

1865-1866. *Retour de la législature à l'ancien projet d'Union entre les Provinces Maritimes.*

Le Dr Tupper, devenu premier ministre de sa province depuis que Johnston avait été promu à la charge de juge de la Cour Suprême et d'Équité, en 1864, ne resta pas inactif. De retour à la Nouvelle-Ecosse, il y commença une puis-

sante agitation en faveur de la Confédération. L'Assemblée législative, réunie en session dès le 9 février 1865, était saisie de la question, dans le discours du trône même. Une grande assemblée publique avait eu lieu à Halifax, après le retour des délégués de Québec; MM. Tupper, McCully et Archibald y avaient exposé leurs vues sur la confédération. MM. W. Stairs, A. G. Jones, W. Annand, W. Miller, P. Power y tinrent aussi une contre-assemblée. De part et d'autre, le combat allait devenir très-vif. Lord Monck s'était hâté de communiquer à l'Office Colonial les résolutions de la conférence de Québec. M. Cardwell répondit que l'Angleterre y était favorable. En février 1865, le parlement canadien votait la confédération à une majorité de cinquante-huit voix—91 contre 33—après la plus célèbre lutte oratoire dont nos législateurs avaient jamais encore été témoins. Mais le Nouveau-Brunswick, venant de passer par une élection, avait envoyé en parlement une majorité adverse au projet; force fut donc à la Nouvelle-Ecosse de modifier encore ses vues et d'en revenir à l'ancien projet d'une Union entre les pro-

vinces maritimes seulement. En conséquence, le 10 avril, l'Hon. Secrétaire Provincial proposait une motion à cet effet. Il l'appuya d'un de ses plus solides discours. Passant en revue toutes les phases qu'avait subies l'idée de cette Union et celle plus large de la Confédération de toutes les provinces, le Dr Tupper démontra, avec une grande vigueur de logique, l'avantage d'une telle mesure; il exposa clairement les principes qui devaient en être la base, les avantages que le peuple en retirerait, le fonctionnement de ses rouages, les dangers de la position actuelle, à cause des circonstances particulières où se trouvaient placés les Etats-Unis. Mais vû le changement opéré dans le Nouveau-Brunswick, il fallait se borner simplement à l'union des trois Provinces Maritimes.

Ce discours, marqué au coin de la science, du patriotisme et de l'éloquence, est l'un des plus habiles que son auteur ait jamais prononcés. Ce sera toujours l'une des plus belles pages de l'histoire parlementaire de la Nouvelle-Ecosse. C'est un monument digne de figurer dans les annales de la confédération. Ce fut un plaidoyer calme, sincère, mais puissant en faveur du changement projeté. Le Dr Tupper s'y montra digne et beaucoup moins acerbe que d'ordinaire. Il sentait que l'avenir de sa province pouvait en dépendre. Aussi, ce célèbre discours eut-il un retentissement immense, non-seulement à la Nouvelle-Ecosse, mais dans toutes les autres colonies anglaises. Les journaux le reproduisirent, le peuple le commenta: ce fut le grand événement de la session. M. Archibald avait secondé la proposition d'Union.

M. Annand s'opposant à cette mesure, fit aussi un discours remarquable par le fonds, la forme et l'habileté. C'était aussi un homme capable et excessivement bien renseigné. M. Miller appuya ce dernier. Enfin, le 17 avril, M. Killam, résume le débat et la chambre approuve ce projet, sans division, après que MM. McLelan, LeVesconte, Shannon, Bourinot, McFarlane et Locke se fussent aussi prononcés pour ou contre la mesure. Cette discussion, qui occupe une large place dans les débats parle-

mentaires de l'époque, fut l'une des plus belles et des plus instructives. Elle révèle les talents, les connaissances, les aptitudes et la science de nombre d'hommes qui ont depuis joué un rôle important dans les diverses sphères politiques, élargies par notre confédération. Quoiqu'un grand nombre de lois importantes fussent aussi passées et sanctionnées pendant le cours de cette session, la question vitale, qui prime toutes les autres, fut celle de la proposition d'Union. A l'occasion de l'horrible assassinat du Président des États-Unis, Abraham Lincoln par J. W. Booth, le 14 avril 1865, la législature s'ajourna en signe de respect pour ce grand ami de l'émancipation des noirs en Amérique. C'est aussi en cette même année là que se passait à Montréal, sous la présidence de l'honorable J. O. Coursol, aujourd'hui M. P., le procès des jeunes soldats confédérés, qui, sous le commandement du lieutenant B. Young, avaient, en 1864, opéré l'un des plus audacieux coups de main sur les banques de St-Albans, Vt. La décision de l'hon. magistrat Coursol avait excité, à un degré intense, la colère des américains contre nous. Le danger fit-il ouvrir les yeux au Nouveau-Brunswick ? Les événements s'enchaînent souvent à l'insu des hommes. La Providence a ses desseins cachés, ses ressorts mystérieux. Les hommes s'agitent, mais le ciel les mène. Il était écrit que nous serions confédérés.

Singulier contraste ! le changement, soudainement opéré dans la législature du Nouveau-Brunswick, en faveur de la confédération, par une chambre élue, une année auparavant adverse à ce projet, vint tout remettre en question à la Nouvelle-Ecosse. Que s'était-il passé ? MM. Tilley, Mitchell et Wilmot avaient-ils charmé la chambre au point de lui faire perdre son libre arbitre ?

Après la défaite des confédérés au Nouveau-Brunswick, défaite qui avait étonné tous les chefs politiques de ce pays, Tilley, Wilmot, Fisher, etc., le gouverneur Gordon, qui ne s'accordait pas toujours avec les membres de son cabinet, ayant reçu d'Angleterre l'ordre de forcer le parlement et de faire passer la confédération, s'aboucha avec l'hon. Peter

Mitchell, alors membre du Conseil Législatif. Ce dernier consentit à aider le projet. Aussi, malgré que l'hon. chef du gouvernement, M. Smith, fut adverse à ce projet, il avait consenti à la proposition de la mesure dans le discours du trône. Cependant, quarante jours de la session s'étaient passés sans que le Premier eut encore abordé la question ! Le gouverneur le força à résigner, et l'administration Mitchell-Tilley-Wilmot fut formée. Des élections se firent et le peuple élut les confédérés à une majorité écrasante ! Ainsi ces voteurs, qui, un an auparavant, rejetaient le projet de confédération, l'adoptaient quelques mois seulement après ! Le peuple gouverne ! O heureuse illusion !

La politique a quelquefois de ces retours soudains, de ces boîtes de Pandore, de ces surprises que rien n'explique, que rien ne justifie ! Pourtant, comme on exalte le gouvernement responsable ! Le peuple en est la source directe du pouvoir ! Il croit réellement gouverner ! Laissons-le dans cette douce erreur : l'imagination joue un si grand rôle.

La vérité vraie, c'est que quelques hommes seulement gouvernent : les autres marchent à la file. Il ne faut pas suivre longtemps les débats de nos parlements pour s'en apercevoir. Heureusement que les électeurs n'y assistent jamais !

Ainsi donc le pivot de la confédération dans les Provinces maritimes, le Nouveau-Brunswick, venait d'enlever tout obstacle à la mesure. Ce fut la seule province où le peuple fut appelé à se prononcer sur la question.

Cette circonstance mettait le Premier Ministre de la Nouvelle-Ecosse, dans la position de revenir à son ancien projet favori. Aussi, dès le 10 avril 1866, mettait-il devant la chambre la résolution à l'effet suivant : " Attendu que dans l'opinion de cette chambre, il est désirable qu'une confédération des Provinces Britanniques de l'Amérique du Nord soit effectuée ; qu'il soit résolu que Son Excellence, le Gouverneur en Conseil, soit autorisé d'envoyer des délégués en Angleterre pour s'entendre avec le gouvernement Impérial sur un projet d'union

" devant sauvegarder les intérêts et les droits de chaque province." Il s'ensuivit un autre débat des plus intéressants, des plus habiles et des plus animés.

L'infatigable adversaire de l'honorable Premier, ne s'étant pas contenté d'opposer le projet de la Confédération devant le parlement et dans les grandes assemblées populaires de la Nouvelle-Ecosse, où sa parole vive, son débit chaleureux, sa manière heureuse laissaient toujours les plus vives impressions, il avait fait pénétrer ses vues au-delà de l'Océan. Combattant à outrance le projet d'union, il avait réussi à jeter des doutes sur l'opportunité de la mesure dans un bon nombre d'esprits. De grands journaux favorisant l'agitateur, celui-ci gagnait du terrain. Sa brochure contre le projet de confédération lui assurait de nombreux suffrages. Mais il avait compté sans l'activité et les ressources de son ancien concurrent. En effet, malgré les travaux du gouvernement, le Dr Tupper se hâta de passer en Angleterre, où il est obligé de se livrer à un travail ardu pour y refaire l'opinion publique, entraînée en partie par M. Howe, et surtout pour convaincre les autorités de l'avantage de la grande mesure en perspective. Sir John Macdonald, Sir George Cartier, MM. Brown et Galt s'y étaient aussi rendus en 1865, pour y jeter les bases de la nouvelle Confédération et s'occuper du chemin de fer Intercolonial, de la cession du Territoire du Nord-Ouest et de la défense du pays, etc.

Peu après leur retour, le 20 juillet, la mort enlevait au Canada en la personne de Sir Pascal E. Taché, l'un de ses plus honnêtes politiques. Le juge Morin le suivait de près, Sir Louis H. LaFontaine les avait précédé d'une année dans la tombe.

Sir Narcisse Belleau remplaça Sir Pascal E. Taché comme premier-ministre, M. Brown ne voulant pas servir sous ses collègues, Sir John et Sir George. Ce fut sous le règne de Sir Narcisse que les chambres s'assemblaient, le 8 août, pour la deuxième fois, en 1865, afin de recevoir le rapport des délégués et voter les subsides. Le voyage de ces hommes d'État

en Angleterre et les menaces d'invasion du Canada par les Fénians, qui s'étant concentrés au nombre de quinze cents, sous le commandement du colonel O'Neil, sur les frontières de New-York, venaient de tenter une descente sur le Haut-Canada, avaient dessillé les yeux du *Colonial Office* ! les circonstances favorisèrent le Dr Tupper. Celui-ci juge vite d'une situation : Il embrasse tout d'un coup-d'œil. Le meilleur moyen de ruiner M. Howe dans l'esprit calme et réfléchi des Anglais, était de le mettre en contradiction avec lui-même ; de démontrer sa versatilité et ses inconséquences. C'est ce qu'entreprit l'honorable délégué de la N. E. Dans ce but, en octobre 1866, il écrivit sa fameuse lettre au Comte de Carnarvon. C'est un des plus sérieux plaidoyers en faveur de la mesure qu'il se soit encore fait. L'argumentation en est serrée, le style sobre et clair, la pensée vigoureuse. M. Howe y est totalement démolé, sans pitié, comme sans haine. Cet écrit célèbre place son auteur dans une nouvelle lumière ; il s'y révèle écrivain solide, polémiste habile et historien instruit. Cette lettre est non seulement un résumé historique du projet de Confédération, mais elle en décrit tous les avantages. Elle eut un grand retentissement en Angleterre ; les journaux la commentèrent très favorablement ; son auteur acquit dès lors un nouveau degré de confiance qui lui aida à conduire à bonne fin la grande entreprise à laquelle, avec tant d'ardeur, il travaillait depuis si longtemps, de concert avec les hommes d'État Canadiens. Le Dr Tupper finissait son écrasante réplique à M. Howe, en exprimant l'espoir :

« Que cette politique réclamée par les meilleurs intérêts des provinces et de la mère-patrie serait sanctionnée par les ministres de Sa Majesté et ratifiée par le Parlement Impérial, et qu'une Amérique Britannique puisse, sous l'égide de la Grande-Bretagne, s'avancer rapidement, à cause de ses grandes ressources et de l'énergie indomptable de ses habitants, — vers la position quelle a droit d'occuper parmi les nations de la terre. »

M. Howe, dans le but de parvenir à fanatiser les lecteurs de sa brochure contre la Confédération, jetait à la face des Canadiens les plus lâches injures, en les représentant comme arriérés, divisés, déloyaux, factieux et insoumis aux lois ! L'auteur de la lettre au comte de Carnarvon fait bonne justice de ces mensongères accusations : les Canadiens y sont habilement défendus. « Que certains partis au Canada, dit le Dr Tupper, aient combattu jusqu'au bout pour y obtenir des privilèges qui leur furent franchement concédés depuis, cela est admis. Mais l'accusation de déloyauté est repoussée par toute l'histoire canadienne, (française.) Dès 1776, quand les États révoltés de la Nouvelle Angleterre envoyaient Franklin, Chase et Carroll pour détourner les Canadiens de leur allégeance, l'histoire affirme l'attachement des Canadiens à la Couronne anglaise. Ces efforts diplomatiques sont suivis d'armées hostiles conduites par les Généraux les plus habiles, Arnold et Montgomery. Les Canadiens, aidés de quelques soldats Anglais seulement, les mettent en déroute, leur font lever le siège de Québec et reprennent Montréal ! En 1812, 1813 et 1814, ce fut encore l'indomptable énergie des Canadiens qui sauva l'empire en Amérique, tandis que l'Angleterre était retenue en Europe par de nombreuses guerres, comme Sa Grâce le Duc de Wellington l'a si honorablement proclamé.

Un coup-d'œil sur ce qu'ont fait les Canadiens, mettra Votre Excellence à même de mieux apprécier le mépris de M. Howe à leur adresse. Ils ont accompli de grandes réformes parlementaires, ont doté leur pays d'un système très parfait d'institutions municipales : Leur éducation est très avancée ; les réserves du Clergé ont été réglées et la tenure Seigneuriale abolie, tandis que par la codification de leurs lois ils ont atteint un degré de perfectionnement dont tout pays aurait droit d'être fier. Leur population s'est élevée de 1,842,265 en 1841 à 2,506,056 en 1861 ! L'espace oblige de s'arrêter ici. C'est d'autant plus regrettable

qu'il est plus rare de trouver des défenseurs aussi compétents pour repousser les attaques sans cesse dirigées contre nous, en Europe surtout. Le Dr Tupper a acquis, par cette judicieuse et savante défense, un nouveau titre au respect et à la reconnaissance des Canadiens.

Les succès du Dr Tupper avaient été complets en Angleterre. Forcé de revenir dans son pays pour conduire les travaux de la session de 1867, l'hon. Premier ne perdit pas un seul instant. Dès l'ouverture des Chambres, le projet de la Confédération y était de nouveau discuté. Le débat fut très long, souvent éloquent, parfois acerbe, mais toujours habile. Le chef du Cabinet, en proposant cette mesure, développa ses vues d'une manière très lucide et refuta victorieusement toutes les objections à ce projet. Il concluait son beau discours par une péroraison entraînante et quasi prophétique.

« Je demande, disait-il, aux Messieurs de l'opposition de peser soigneusement les opinions exprimées par les hommes d'État américains et ce que ceux-ci ont dit à propos du projet de notre Confédération ; et qu'ils se demandent s'ils sont justifiables de suivre une politique antagoniste à l'établissement d'institutions qui, non seulement devront nous rendre prospères, mais qui nous placeront dans une position propre à exciter l'envie de l'une des plus grandes nations du monde. »

Grâce à l'adhésion de M. Wm Miller, homme habile et alors l'un des chefs du parti catholique de la Nouvelle-Ecosse, le projet d'Union fut voté par une grande majorité, dans la Chambre. La lutte ainsi finie dans le Parlement de la Province, allait se transporter sur un nouveau terrain et obliger le Dr Tupper à continuer ses grandes et victorieuses batailles sur un plus vaste théâtre. Avant de se séparer, la législature de la N.-E. vota sa constitution actuelle.

(A continuer)

Collaboration.

[Pour l'Album des Familles ;

LA DERNIERE ALLUMETTE

UNE PARTIE DE PECHE ACCIDENTEE.

—Dites-moi donc un peu, vous autres ; avez-vous jamais vu une pareil scie ? La mer aura bientôt deux heures de baissant ; le temps menace de tourner aux grains, et ce flânard de Pierre n'arrive pas ! Parole d'honneur, c'est à vous faire tourner tout le sang des veines en bile du plus beau jaune. Si, encore, nous étions en mesure de pouvoir remettre la partie ! Mais, pas moyen : pour nous autres partie remise ce serait partie manquée, puisque la chance d'avoir à notre disposition la chaloupe de monsieur Barnabé ne se présentera pas de sitôt. Et bien, pensez-en ce que vous voudrez ; moi, je vous certifie qu'une excursion qui débute aussi stupidement ne promet rien de réjouissant et vous m'en donnerez des nouvelles. Et dire que nous serions déjà à moitié traversé sans l'étourderie du sieur Pierre ! Nous avions, pourtant, si bien arrangé les choses pour ne rien oublier en fait de matériel de bouche et de guerre ! Toi, Jacques, tu avais le département du pain, du beurre et des confitures ; toi, Thomas, tu étais chargé de l'ognon et du grog, deux choses qui vont admirablement ensemble ; vous m'aviez confié le soin de veiller aux lignes et à la boîte. Pain, beurre, confitures, ognons, grog, lignes, boîte, sont arrivés à la chaloupe à l'heure convenue. Connaissant le caractère distrait de Pierre, et voulant, tout de même, par délicatesse, lui réserver un petit rôle dans l'œuvre de l'approvisionnement de la chaloupe, nous avons arrêté qu'il aurait tout simplement à s'occuper des allumettes. Le misérable arrive, comme toujours, le dernier à bord et, après s'être fouillé, il découvre qu'il a oublié ses allumettes sur le comptoir du marchand qui les lui a

vendues. Il y a juste une heure qu'il a fait cette charmante découverte ; une heure qu'il est reparti pour aller réparer son aimable distraction ; une heure qu'il court la bourdaine dans le faubourg ; une heure que nous rageons à l'attendre. Après cela, il ne m'en coûta pas du tout de parier ma pêche contre une épingle, qu'il va nous arriver avec des allumettes à l'épreuve du feu. Ah ! mon grelin de Pierre, tu as une fichue chance que nous n'ayons pas à nous trois de quoi faire la plus petite étincelle, car il y a longtemps, bien sûr, que nous t'aurions planté là. Mais allez donc, par un froid pareil, partir comme ça, pour les Battures Plattes, avec la perspective, non seulement de faire le voyage sans tirer une touche, mais, encore, de passer la nuit sans feu !

Ces imprécations salées partaient d'une chaloupe mouillée, sur les huit heures d'une grise matinée de septembre, dans le Bassin de St-Thomas, à quelques perches de l'écore du sud-ouest. Sur les bancs d'honneur de la coquette embarcation se tenaient, nonchalamment assis, les yeux tournés dans la direction du fonds du Bassin, trois jeunes gens dont l'air ahuri trahissait un très vif mécontentement. C'étaient Laurent Lefoc, (celui-là même que nous venons d'entendre pester d'un si grand cœur), Jacques Lamisaine et Thomas Tapecul : trinité de louvetaux de mer et de pêcheurs enragés.

On devine de suite que si Laurent, Jacques et Thomas se trouvaient là, c'est qu'ils avaient prémédité, la veille, une pêche aux bars dont ils avaient supputé d'avance les jouissances et les profits. Les trois amis avaient raccolé un quatrième compagnon de voyage dans la personne de Pierre Lampeigne, et il avait été convenu qu'on partirait au plus tard à sept heures du matin et qu'on pousserait jusqu'aux Battures Plattes, le pays des gros bars..... et des grosses déceptions !

Maintenant, pour expliquer la mauvaise humeur des trois amateurs installés dans la chaloupe, il suffira de noter que, pour prendre sûrement les Battures Plattes, en partant du Bassin de St-Thomas,

par une brise de sud-ouest, il faut nécessairement mettre à la voile au montant, ou au plus tard, dans le cours des deux premières heures de baissant. Or, comme nous l'avons vu dans la sortie de Laurent Lefoc, la marée baissante avait déjà fourni une partie notable de sa course et, pour atteindre le but en vue, il était grand temps, grand temps de partir.

Par malheur, les gros mots et les grosses lippes du trio n'empêchaient pas plus la marée d'aller son train qu'ils n'amenèrent le malencontreux Pierre à allonger le pas. Si bien que la mer avait tout près de deux heures et demie de baissant quand le retardataire fit son apparition sur la berge. L'ayant vu venir d'un peu loin, les amis avaient tout préparé pour le départ et, lorsqu'il sauta à bord, la chaloupe était prête à filer sous ses trois voiles.

Pas n'est besoin de dire qu'en mettant le pied dans l'embarcation, Pierre Lampeigne eût les honneurs d'un salut royal d'invectives.

—“ Chenapan,—grommela Jacques,—tu mériterais d'être écartelé ; et si nous ne prenons pas les Battures Plattes, je te promets un savon soigné. ”

—“ Grand flandrin,—reprit Thomas,—tu n'en fais jamais d'autres. Mais, dame, pour le coup, si tu nous fais manquer notre pêche, tu t'en souviendras. ”

Laurent, lui, se contenta, pour le moment, de lancer au pauvre Pierre son pavé des Dimanches :

—“ Cré innocent, va ! ”

I

Pendant que cet orage tombait sur la tête de Pierre, la chaloupe, poussée par une forte brise de sud-ouest soulevé par le passage d'un gros nuage au zénith, sortait rondement du Bassin, pour tomber de suite dans un violent raz-de-marée. On était à la veille de doubler la dernière pointe de l'interminable batture de Saint-Thomas lorsque le vent et les vagues prirent une allure tellement inquiétante qu'il devint urgent d'amener le fo. et le tapecul. Au moment même où Laurent parlait de faire cette manœuvre, Pierre, qui n'avait pas encore déserré les dents depuis son

arrivée à bord, était en train de dépaqueter six boîtes cartonnées d'allumettes enveloppées avec un soin douteux dans une demi-feuille de gros papier brouillard. Son intention était évidemment de mettre son précieux approvisionnement à l'abri des aventures, en l'éparpillant dans les diverses poches de son vêtement, et il venait, précisément, de loger la première boîte dans la poche droite de son pantalon, lorsque Laurent interrompit son travail par ce commandement impératif :

— Voyons, Pierre ; si tu peux te rendre utile à quelque chose, c'est le temps. Va rentrer le bout dehors du foc.

Pierre, pour faire, sans doute, oublier ses torts, partit comme un trait, tenant toujours le bienheureux paquet. A ce même instant, une pièce de mer prenant la chaloupe en flanc, lui fit exécuter une si terrible cabriole que Pierre, perdant l'équilibre, alla rouler sous les bancs en poussant un cri d'angoisses auquel répondirent, de l'arrière de l'embarcation, trois voix grosses de colère :

— Là ! cours après, à c't heure !

Pierre, tout au plus dix secondes après sa dégringolade, émergea du fond de l'embarcation, la tête nue, les cheveux au vent et la figure toute bouleversée. Il n'avait, au reste, aucun accident sérieux, ni dans le département des côtes, ni dans la région du crâne, ni dans la circonscription du coxis (la hanche). Il lui était arrivé quelque chose d'affreux, cependant, car, dans sa chute, il avait lâché le paquet aux allumettes lequel, d'un bond, était allé, suivi de près par sa casquette, s'égrener à l'eau à deux perches sous le vent de l'embarcation. Il s'était relevé juste à temps pour voir allumettes et casquette danser, en s'éloignant, un rigodon cahevelé sur la crête des vagues ; juste à temps, aussi, pour entendre ses trois camarades répéter, avec accompagnement de qualificatifs excessivement désobligeants :

— Cours après ! cours après !

Bien sûr que le pauvre Pierre Lempeigne serait resté longtemps figé là dans l'attitude de la statue de la désolation, s'il n'eût aussitôt réfléchi que tout n'était pas perdu puisqu'une boîte des précieuses

allumettes, réfugiée dans les poches de son pantalon, avait miraculeusement échappé au naufrage. Réconforté par cette pensée, il sauta d'un élan à l'avant de la chaloupe et serra lestement le foc, pendant que ses compagnons, qui n'étaient pas dans le secret du sauvetage, le régalaient d'une chanson dont voici les plus aimables notes :

— Sans cœur..... sans tête..... sans génie..... enflé..... pendar..... animal !.....

C'est aux accords de cette harmonieuse musique que Pierre vin, la manœuvre terminée, reprendre, sur le banc, la place qu'il occupait avant le malencontreux commandement.

Il y a apparence que l'holocauste forcé des allumettes et de la casquette avait été bien vu du père Éole et de papa Neptune, car, à partir de ce moment, la bourrasque et les vagues s'apaisèrent comme par enchantement. Dix minutes après l'accident, la chaloupe avait repris son assiette et, le cap tourné dans la direction de l'île de Ste-Marguerite, voguait en eau profonde sous l'effort d'une légère brise menaçant de tourner, sans transition, au calme plat.

Le calme n'était pas si prompt à se faire parmi les passagers de la chaloupe. Après un court répit, le temps de vider l'eau que l'embarcation avait prise par-dessus bord et de remettre le foc et le tapecul, Laurent rouvrit les hostilités contre le malheureux Pierre en lui décochant à bout portant cette flèche meurtrière :

— Pierre, voilà le vent qui tombe et il est clair que nous ne pourrons prendre les Battures Plattes. C'est bien de ta faute, n'est-ce pas, grand dindon. Eh bien, mon cruchon, si nous pouvons seulement attraper l'île au Cheval, tu peux préparer tes flûtes pour y débarquer, bon gré mal gré. Tu sortiras de là comme tu pourras, et si, par hasard, tu avais besoin de feu, tu sais où prendre tes allumettes ?

Cette fois, Pierre comprenant l'avantage qu'il pouvait tirer du fait, connu de lui seul, qu'une boîte d'allumettes avait échappé au désastre, se mit bravement en garde et riposta :

— Comment, il t'en reste une ! il

t'en reste une, s'écrièrent Jacques et Thomas. Ah ! nous voilà sauvés.

— Sauvés, ajouta froidement Laurent, oui, sauvés, mais à la condition que cette précieuse réserve soit mise entre les mains d'un être raisonnable. Pierre donne-moi la boîte, sinon.....

— Sinon, sinon, et bien j'en pose un sinon, moi aussi, repliqua Pierre, et le voici mon sinon : vous allez, tous les trois, débarquer tout de suite de dessus mon dos, sans cela, bernique ; je noie mes allumettes et vous fumerez par cœur le reste du voyage. Est-ce fait ?

— Eh bien c'est bon, c'est bon, reprit Laurent d'un ton radouci, c'est bon ; faisons la paix. Dans le fouds, nous avons eu tort de nous chicaner ; ça ne porte pas chance. Pierre, donne moi ta boîte d'allumettes et je te promets sur les yeux de ma tête, de veiller sur elle avec la sollicitude d'une mère, et de ne plus souffler mot de tes torts.

Pierre Lempeigne, en bonne pâte d'homme qu'il était, se sentit vaincu et, enfonçant sa dextre dans la poche droite de son pantalon il eu tira la fameuse boîte qui passa de ses mains dans la poche du gilet de Laurent Lefoc, pendant que Jacques Lamisaine et Thomas Tapecul, entraînés, eux aussi, dans ce mouvement de réconciliation, criaient à tue-tête :

— Hourrah ! pour nous autres !

II

— Maintenant que la paix est signée, continua Laurent Lefoc, chargeons nos pipes et allumons. histoire d'étrenner les allumettes de l'ami Pierre. Avec cela qu'il y a au moins un siècle que nous n'avons pas tiré une touche. Puis, tout de suite après, grand conseil pour décider si nous allons tenter la traversée aux Battures Plattes avec la perspective que nous avons de toute une matinée de vent en moins et de pluie en plus.

Les pipes se chargèrent et s'allumèrent ; puis Laurent ouvrit la séance par ce lucide exposé de la situation :

— Mes amis, il est près de neuf heures et demie, il ne vente presque plus et la mer a déjà plus de trois heures de baissant. Nous pouvons encore prendre la Prairie,

cette coquette et hospitalière sentinelle avancée des Battures Plattes, mais pour cela, il va falloir manigancer dur et ferme les voiles de bois (les rames), car je vous promets que le courant des îles ne sera pas propre à sauter à ce point de la marée baissante. D'un autre côté, si nous ne nous sentons pas assez de nerf pour cet exploit, je ne vois qu'une chose sensée à faire : virer de bord et retourner au Bassin au lieu d'aller, pour fiche de consolation, bretter dans les îles. Qu'est-ce que vous en dites, vous autres.

— Moi, se hâta de répondre Jacques, je dis que puisque le vin est tiré il faut le boire. A la Prairie, nom d'une pipe, à la Prairie !

— Ça nous va, ça nous va, s'exclamèrent à leur tour à l'unisson Pierre et Thomas. A la Prairie ! à la Prairie !

— Eh ! bien, puisque ça vous va, reprit Laurent, prenons le coup du tolet et en avant les rames et les ampoules. Maintenant, il est bien entendu que la prochaine pipée ne s'allumera que lorsque nous aurons franchi les courants et débarqué à l'île à Deux Têtes. Une fois là, nous sommes à peu près chez nous. Allons, branle-bas général de combat ! Pierre, viens prendre la barre et porte sur la maison de Pruneau pour nous donner une chance de passer au bout d'en haut de l'île aux Canards. Puis, vous autres, hardi sur les rames et pas trop de jasette, vu que les pétilllements de la langue paralysent notablement les bras dans l'exercice que nous allons prendre.

Dès que le coup du tolet eût été ingurgité, trois rames commencèrent à battre vigoureusement les flots, les rameurs cadencant leur mouvement sur le système si enlevant de l'enlevante chanson nautique :

Lève ton pied, léger bergère :
Lève ton pied, légèrement.

Nos quatre mordus ramèrent comme cela d'arrache-bras et d'arrache-tolet pendant une bonne heure, venant à tour de rôle se relever à la barre pour boire leurs sœurs à défaut d'autre chose. Une heure durant et plus ils luttèrent en désespérés contre le courant, n'ayant pour appoint qu'une brise insignifiante. De temps à autre,

l'homme on villégiature à la barre, pour soutenir le courage des rameurs quasi-épuisés, lançait sur le ton dolent qu'on sait, le sacramentel *Sursum corda* de nos canotiers :

— Hourrah donc, nos p'tits cœurs ; hourrah donc !

Enfin, grâce aux incroyables efforts de son équipage, la chaloupe finit par doubler la pointe Est de l'île à Deux Têtes.

Les grands courants étaient franchis.

Ce beau succès, qui arrivait on ne peut plus à point, fut salué par un formidable vivat. Pour surcroît de chance, à ce même instant, une petite brise de sud-ouest vint enfler les voiles qui n'avaient pas été carguées. Les rames furent débarrassées et l'embarcation se mit à filer avec une vitesse convenable dans la direction de la Prairie, pendant que Laurent, Jacques, Pierre et Thomas, tout entier à leur joie, chantaient à plein gosier, et tous ensemble, chacun leur chanson de prédilection :

Laurent :

Fitez, fitez, ô mon navire,
Car le bonheur m'attend là-hic.

Jacques :

Boire un p'tit coup c'est agréable
Boire un p'tit coup c'est doux.

Pierre :

Vivent la joie et les pommes de terre,
Vivent le bon temps, le plaisir et la gâté.

Thomas :

Digue, digue, digue, digue, digue, digue, digue, digue,
Digue, digue, digue, digue, digue, digue, digue, digue.

III

Laurent, qui était décidément le chef reconnu de l'expédition, coupait court à cette musique ahurissante, en formulant avec beaucoup d'effet, cette magique invitation

— Tout le monde au teabore (plateau) et un petit coup en l'honneur des ampoules que nous venons de cueillir et des bars que nous allons prendre. Pierre, mon bon Pierre, fais les honneurs de la maison. Moi, je me réserve la jouissance de vous fournir de quoi *mettre le feu dessus* en ouvrant toutes grandes les portes du trésor sauvé du naufrage de tantôt.

Le petit coup fut bu avec un

superbe entrain, et il arrivait d'autant plus à propos qu'il commençait à tomber une pluie fine et serrée qui faisait sur les épaules des quatre amis tout en nage l'effet d'une douche glacée.

— A mon tour, maintenant, à vous traiter, continua Laurent Lefoc (en remettant à Pierre son gobelet vide, et en cherchant partout des yeux son gilet dont il s'était dépouillé pour ramer plus à l'aise) ; et je vais faire les choses princièrement. Bourrez vos pipes et bourrez dur..... Mais, où diable est-il allé, mon gilet ? Quelqu'un de vous autres l'aurait-il avalé, par hasard ? Tiens, Pierre, je parie qu'il sert présentement de coussin à ton volumineux arrière-train.

Pierre, en se levant de son banc pour faciliter la perquisition, jeta, par hasard, les yeux sur le puisard resté ouvert et y aperçut le gilet de Laurent prenant un exercice de natation dans quatre bons pouces d'eau.

— Malheur des malheurs, s'écria Pierre, en indiquant du doigt à ses compagnons le puisard et le gilet.

Laurent, qui avait parfaitement compris ce que signifiait ce cri de détresse, se leva tout d'une pièce. Pâle comme un drap, il se pencha vivement sur le puisard, empoigna son gilet qu'il fouilla d'une main fébrile et retira lentement d'une des poches la boîte d'allumettes dégoûtant l'eau.

Tableau !.....

Pendant que Laurent fait, pour la forme, l'inspection de ses allumettes désormais hors de service, Jacques, Thomas et Pierre, qui se sont rapprochés, sont là, immobiles, les yeux fixes, la bouche ouverte.

Cette extase dura bien une demi-minute pendant laquelle la chaloupe, profitant de la liberté que lui laissait l'absence accidentelle du timonier, vira lof pour lof et montra son étambot à la Prairie.

Pierre, le premier, recouvra l'usage de la parole et ce fut pour servir à Laurent, en manière de représailles, cette mordante plaisanterie :

— Eh bien ! Laurent, il paraît que tu as la fantaisie de venir hiverner avec moi à l'île au Cheval. Pour lors, mon garçon, quand tu feras tes malles n'oublie pas tes allumettes imperméables.

Nouveau silence, pendant lequel

Laurent, après avoir lancé à l'eau, avec un geste de découragement, la boîte épongee, vint prendre la barre et remit le cap sur la Prairie.

Les quatre amis, tenant encore à la main leurs pipes toutes fraîches chargées, reprirent silencieusement sur leur banc la place qu'ils occupaient avant l'incident.

Cette fois, ce fut Laurent qui rompit la glace :

— Mes amis, dit-il sans faire la moindre allusion à la provocation de Pierre, mes amis, ce qui nous arrive là paraît bien fâcheux à première vue ; mais je vous certifie qu'il n'y a ni matière à s'alarmer, ni de quoi bouder. Nous sommes ici quatre fumeurs sérieux ; eh bien, il faudra que le malheur soit bien grand si nous ne trouvons pas, à nous quatre, une pauvre allumette écartée dans une des cinq ou six poches de nos vêtements. Je propose donc que, avant de nous tirer aux cheveux, nous nous tâtions consciencieusement.

Sur ce, exploration générale de toutes les poches et de tous les goussets du bord, et puis, dans l'ordre suivant, rapport des explorateurs :

Jacques, ahuri : — Ni vu, ni connu.

Thomas, furieux : — Rien de rien.

Laurent, piteux : — J'en ai bien une moitié, mais c'est le mauvais bout.

Pierre, rayonnant : — Moi j'ai l'autre bout, le bon ; et, je vous prie de le croire, pas un bipède ne mettra ni le bout du nez ni le bout du doigt dessus.

En ce moment, Pierre qui avait pris une pose héroïque, était splendide à voir avec son mouchoir ramagé noué en turban cornu autour de sa tête privée de couvre-chefs par le déménagement imprévu de cette coquille de casquette partie, comme on sait, pour un voyage d'agrément dans le pays des poissons.

Et Pierre continua d'un ton solennel :

— A partir de la présente minute, c'est moi, entendez-vous, qui suis le général en chef du corps expéditionnaire puisque, seul, je suis en mesure de commander le feu. Voici donc mon ordre du jour : nous arriverons dans une heure à la Prairie. Notre chaloupe mouil-

lée, nous prendrons terre et tous mes subordonnés, à quelque grade qu'ils appartiennent, se mettront à la recherche de copeaux secs et surtout de bribes d'écorce de bouleau. Le rendez-vous des ourrageurs sera aux cheminées, l'endroit le plus élevé et le plus propice de la Prairie. C'est là que devra s'apporter tout l'approvisionnement de combustible. Une fois le bûcher convenablement dressé, j'y mettrai le feu, si ma demi allumette ne rate pas, et j'y allumerai ma pipe le premier. Après cela tous les fumeurs de l'équipage seront admis à s'approcher du foyer et à y prendre un tison. Mais je mets une condition à cette insigne faveur : c'est que tant que nous séjournons à la Prairie, un de vous restera de quart auprès du bûcher pour entretenir le feu. Acceptez-vous ?

— Accepté, général ; accepté, excellence, s'écrièrent ensemble les trois compagnons de Pierre.

— Pierre, ajouta Laurent, tu nous sauves la vie, et pour te prouver notre reconnaissance, nous nous engagons à te faire, en arrivant à St-Thomas, cadeau d'une casquette d'honneur pour remplacer celle que nous avons si inhumainement laissé couler bas. Maintenant, Pierre, si tu veux bien me continuer dans le commandement de la chaloupe, je vais voir à ce que nous puissions prendre terre sans nous trop glaiser.

— Fais, répondit d'un ton suffisant le général Pierre, en enfouissant dans la poche droite de son gilet sa fraction d'allumette soigneusement entortillée dans huit à dix doubles de papier à gazette.

Avec l'espoir d'un bon feu de grève, pour le reste de la journée et pour la prochaine nuit, la joie était revenue au cœur des pêcheurs et cette joie se traduisit, comme d'habitude, par quelques couplets plus ou moins dépareillés. Mais ces réjouissances n'empêchaient pas la pluie de tomber, et quand la chaloupe aborda au bout d'en bas de la Prairie, les quatre amis, qui n'étaient point munis de paletots imperméable, étaient mouillés jusqu'aux os

(A continuer.)

[Pour l'Album des Familles.]

—
NOCES D'OR

DE LA

REVERENDE SŒUR ST-BERNARD,

SUPÉRIEURE GÉNÉRALE

DE

Notre-Dame du Mont-Royal.

C'était, mercredi, 14 novembre 1883, jour de fête extraordinaire pour la grande et nombreuse famille de la Congrégation de Notre-Dame, qui célébrait le cinquantième anniversaire de l'entrée en religion de la Révde Mère St-Bernard, supérieure générale de la communauté.

Depuis plusieurs semaines, les maisons succursales, tant de la ville et des diverses paroisses de la province que du pays tout entier et des Etats-Unis, avaient envoyé leurs Adresses de félicitation, remerciant la révérende supérieure pour les nombreux services qu'elle a rendus à la jeunesse depuis un demi-siècle.

Il était réservé à la maison-mère et aux citoyens de Montréal de profiter de l'anniversaire même de l'entrée en religion de la digne et dévouée religieuse pour lui exprimer leur reconnaissance après cinquante ans de service à la religion et à la patrie.

La fête a commencé la veille, par une adresse présentée au nom de la Communauté par la Révde sœur St-Victor, assistante et ancienne supérieure générale.

Il nous a été impossible d'avoir le texte de cette adresse qui doit rester dans les annales intimes de la famille, mais un ami de la maison nous en a donné un résumé dont nous sommes heureux de faire part à nos lecteurs.

Très Révérende Mère,

Naguère, 83 fut pour notre maison une date lugubre, car, il y a deux cents ans, notre fondatrice vit sa communauté entièrement détruite.

Elle perdait, en même temps, sa chère assistante et sa nièce bien aimée. Au milieu de cette grande affliction, elle se montra véritablement chrétienne et s'écria : Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! Elle rappela ces paroles : « Vous semez dans les

pleurs, mais vous récolterez dans la joie," et aussi cette promesse du Sauveur : "Vous pleurez maintenant, mais votre tristesse sera changée en joie."

Elle remercia donc le ciel au milieu de ces grandes tribulations. Deux siècles ont passé depuis et la famille s'est plusieurs fois centuplée. 1883 devait être consolée, et c'est en vous, mère vénérée, que se réalise cette parole : "Votre tristesse sera changée en joie."

Quand Dieu parla au cœur de notre vénérable Fondatrice, il songeait à vous, Mère bien-aimée, car vous laites écarter, au milieu de nous, la joie la plus vive.

En effet, vous nous avez valu cette belle fête, par cinquante ans de sacrifices. Merci au nom de nos bonnes mères Ste-Madeleine et Ste-Elizabeth, qui ont fait l'édification de leurs filles et qui jouissent, dans la patrie, du spectacle de nos bonnes œuvres. Merci au nom de toutes nos maisons qui béniront à jamais votre tendre sollicitude. Merci au nom de nos saintes du ciel qui jouissent du fruit de leurs travaux et s'unissent pour faire chorus avec nous, non avec plus de sincérité, mais avec des accents plus suaves. Merci pour la jeune génération de nos sœurs actuelles qui trouveront, dans vos exemples, un puissant stimulant pour travailler à la gloire de Dieu.

Nous aimerions à vous garder toujours, mais il faut que tout suive son cours et, quand vous serez au ciel, cette jeune génération conservera le souvenir de vos bontés, travaillera à la cause de notre Vénérable Mère et à celle de la religion.

Du haut de la Patrie vous contemplez ce qui se fera par vos filles, et de concert avec celles qui nous ont devancées, vous chanterez l'éternel "Magnificat."

LES SŒURS
de la Congrégation de Notre-Dame.

La Révérende Mère se rendit ensuite au pensionnat de Villa Maria où une grande fête était préparée. La salle de réception avait été ornée pour la circonstance, de guirlandes, de fleurs et d'inscriptions. Ici les élèves de divers cours présentèrent à la Vénérée Supérieure des adresses et de nombreux bouquets.

On récita aussi quelques dialogues rappelant les œuvres de la communauté, celles surtout auxquelles prit part l'héroïne de la fête.

C'est aujourd'hui, surtout, que la fête a été plus générale. Dès la

première aube du jour, un grand nombre de prêtres, amis de la maison, se sont rendus à la communauté pour y célébrer la sainte messe, en actions de grâce pour les nombreuses faveurs accordées à l'institut sous l'administration de la Révérende Sœur St Bernard et pour demander au ciel qu'elle soit conservée longtemps encore à l'affection de ses sœurs.

Le vénérable archevêque de Mar-tianapolis, Mgr Bourget, avait été invité à célébrer la messe de communauté, mais une grave indisposition a empêché Sa Grandeur de se rendre aux désirs des bonnes religieuses, et en son absence, M. le Grand Vicaire Maréchal a officié. Avant la messe on chanta le *Veni Creator* qui fut suivi de plusieurs autres chants pieux et, après l'office divin, le chœur entonna le *Te Deum*, puis ensuite le *Magnificat*.

A peu près cinquante prêtres étaient présents à la cérémonie. Après la messe, tous ces messieurs furent reçus dans la salle de réception par la Révérende Mère Supérieure et le Rvd M. Beaubien, curé de Lavaltrie, s'avança et lut une adresse.

Dans le cours de l'avant-midi plusieurs autres adresses furent présentées à la vénérable Supérieure et, entre autres, une des élèves du couvent de Boucherville, qui est une des plus anciennes maisons de la communauté ayant été fondée en 1703.

Dans l'après-midi, la révérende mère a tenu une réception générale à laquelle se sont rendus un grand nombre de nos citoyens les plus distingués et surtout une foule des anciennes élèves de la maison, heureuses de profiter de cette occasion pour témoigner, une fois de plus, leur reconnaissance à celle qui dirigea leurs premiers cours.

Une députation spéciale des citoyens a présenté l'adresse suivante qui fut lue par l'honorable M. Chauveau :

A la Très Révérende Mère St Bernard,
Supérieure Générale des Sœurs de la
Congrégation de Notre-Dame.

Madame la Supérieure Générale,

Nous soussignés, citoyens de Montréal, amis et admirateurs de votre bonne et ancienne communauté, désirons nous joindre à toutes les reli-

gieuses de votre Ordre et à toutes les enfants élevées par leurs soins, pour vous offrir nos respectueuses félicitations, au sujet du cinquantième anniversaire de votre entrée en religion.

Pendant ce long espace de temps, vous avez présidé, à plusieurs reprises, à la grande institution, dont le centre est dans notre ville, et qui s'étend maintenant, non-seulement dans presque toutes les provinces du Canada, mais encore dans plusieurs Etats de la République voisine : Vous avez eu votre part d'action et d'initiative dans le remarquable développement de l'Institut de la Vénérable Marguerite Bourgeois, et vous pouvez vous féliciter d'avoir contribué à y conserver l'esprit de Religion, de Piété et de Patriotisme qui animait cette humble, sainte et courageuse fondatrice.

Quelque agréable que puisse être pour nous le souvenir des grandes choses auxquelles vous avez présidé, nous sommes certains que, dans ce moment, votre esprit se reporte plus volontiers vers les paisibles années de votre noviciat, vers le moment béni de votre entrée en religion, que vers les années fécondes et laborieuses, où vous étiez chargée, comme vous l'êtes encore, du fardeau des plus hautes charges de votre ordre.

A travers la foule des souvenirs qui se pressent dans votre esprit, tout au commencement de la longue file de saintes religieuses, d'excellentes mères de familles formées par vos soins se trouvent les figures de vos parents, de vos compagnes, de vos anciennes supérieures, que vous revoyez tous tels qu'ils étaient au moment où vous renonciez au monde. Parmi ces personnes dont les plus aimées, peut-être, sont disparues, permettez de rappeler un digne prêtre que le séminaire de Nicolet, que les missions du Golfe, que plusieurs paroisses de ce diocèse, et celle de Chambly, en particulier, n'ont pas oublié. Comme vous-même, il a fait pour l'éducation de la jeunesse les plus grands sacrifices, et le pays tout entier doit à sa mémoire un tribut de reconnaissance.

Son aménité, la distinction de ses manières, sa charité, son zèle, son dévouement, sa persévérance et ses autres vertus pourraient fournir un portrait auquel tout le monde trouverait un air de famille propre à alarmer votre modestie. Qu'il nous suffise de rappeler que ce digne pasteur a pu, lui aussi, renouveler, après un demi siècle des vœux qu'il avait si bien remplis, et que la Providence, en vous réservant le même bonheur, a voulu vous permettre

d'imiter en cela, comme en tant d'autres choses, celui auquel vous teniez de si près par les liens du sang !

Bien des soucis et bien des inquiétudes ont dû occuper votre esprit, pendant les longues années que vous avez consacrées à la direction de votre Ordre, soit comme Supérieure Générale, soit comme assistante ou comme supérieure locale. Vous avez aujourd'hui la consolation de voir vos efforts, et ceux de vos dignes compagnes, couronnés de succès ; et si vous avez encore de graves préoccupations, c'est que, poussée par une noble et simple ambition, votre Communauté s'impose sans cesse de nouveaux fardeaux et de nouveaux sacrifices.

Le nombre des maisons d'éducation de votre Congrégation s'est bien augmenté depuis votre entrée en religion ; mais qui oserait dire qu'il ne sera pas, dans quelques années, le double de ce qu'il est aujourd'hui !

Le vaste monastère qui s'élève maintenant sur le Mont-Royal, au-dessus de notre grande Cité, comme pour couronner toutes ses splendeurs, n'est encore qu'une moitié de l'édifice projeté, ce qui donne à penser que l'Institut lui-même n'en est encore qu'à la moitié du développement auquel il est destinée.

Que vous puissiez jour longtemps encore de ses progrès, de ceux que fait l'instruction publique dans notre pays et surtout des heureux résultats qu'obtiennent vos compagnes, en donnant aux jeunes filles du Canada et des Etats-Unis une éducation chrétienne, telle est le vœu que nous formons de tout cœur, et que nous sommes heureux de vous exprimer ! Puissiez-vous, aussi, voir longtemps auprès de vous la compagne dévouée qui, malgré une santé précaire, a partagé avec vous, depuis assez longtemps, les charges les plus importantes de votre Ordre, et qui, l'année dernière encore remplissait celle de supérieure.

Puissiez-vous voir se réaliser ce qui est un de vos vœux le plus chers, la béatification et la canonisation de la généreuse fondatrice de votre institution, déjà en possession du titre de Vénérable.

Les prières de cette bonne mère, celles d'un si grand nombre de ses filles, puissantes au Ciel, après avoir été humbles et obéissantes en ce monde, sont à votre Ordre un gage assuré de nombreuses années de prospérité pour le plus grand bien de Dieu et de la Religion.

Veillez enfin, Madame la Supérieure Générale, agréer l'expression de notre cordiale et respectueuse sympathie, en cet anniversaire si heureux

pour votre maison et pour vous-même, et daignez nous accorder pour nous et pour nos familles, le secours de vos bonnes prières.

Cette adresse est signée par les juges, magistrats, hommes de profession, marchands, etc., etc., qui tous ont des liens intimes avec la Congrégation de Notre-Dame

Une adresse fut aussi présentée au nom des citoyens d'origine irlandaise.

A 4 heures un salut solennel fut chanté par Sa Grandeur Mgr de Montréal.

A peu près 500 religieuses appartenant aux diverses missions de la communauté se sont rendues pour la célébration de cette grande fête de famille.

La Révérende Mère St-Bernard a aujourd'hui 72 ans. Après son noviciat elle passa successivement dans les maisons de St-Denis, Pointe aux Trembles de Québec, Berthier en haut, et St-Roch.

Rappelée ensuite à la communauté, elle devint maîtresse des novices, assistante, supérieure locale et enfin supérieure générale.

En terminant ce compte-rendu, nous nous joignons de tout cœur aux bonnes religieuses de la Congrégation pour demander au Ciel qu'il conserve longtemps encore la digne Supérieure qui depuis un demi-siècle fait l'ornement de sa communauté. Sœur St-Bernard est un nom connu dans toutes les familles canadiennes, car toutes ont eu occasion de la connaître.

Outre le bien qu'elle a fait dans l'enseignement, plusieurs de nos hommes de profession et de nos meilleures mères de familles doivent à son dévouement, et à sa charité, le bienfait d'une éducation soignée et l'auteur de ces lignes est heureux de profiter de la circonstance pour témoigner lui-même sa reconnaissance, pour ce bienfait signalé.

X.

Aux Maîtres de Poste

Nous prions messieurs les maîtres de poste de vouloir bien se servir des blancs fournis par le gouvernement chaque fois qu'ils auront à nous signaler un refus de notre publication.

L'ALBUM DES FAMILLES

CANADA

Ottawa. 1er JANVIER. 1884.

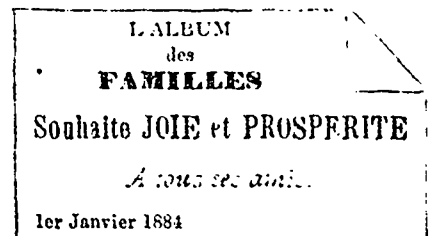
NOS SOUHAITS

I

Quand l'Album des Familles parviendra chez nos lecteurs, l'année 1883 aura cessé d'exister, et l'aurore du nouvel an, comme d'ordinaire, aura su inspirer les bons souhaits, les visites amicales, et les étrennes à l'enfance.

Nous profitons de cette ancienne coutume, consacrée à l'amour du cœur, pour formuler ici nos souhaits de bonheur et de prospérité à tous les amis de notre publication, et nous prions le ciel de les bénir dans leurs affections les plus chères, et de faire prospérer leurs légitimes entreprises.

Oui, répétons-le.



Aux vieillards comme aux jeunes gens, aux pères comme aux mères de famille, nous leur souhaitons une *bonne et heureuse année* !

Le premier jour de Janvier doit être un grand jour pour tout le monde, puisque c'est le jour où s'échange les vœux de bonheur et de sainte allégresse.

II

Nous nous empressons de remercier bien cordialement les quelques personnes qui ont bien voulu nous seconder dans notre mission, en recommandant si chaleureusement l'Album des Familles à leurs amis, et en les engageant à y souscrire.

Cependant nous regrettons de dire que le concours, que nous avons ouvert à l'activité publique,

n'a pas rencontré une adhésion suffisante pour nous autoriser à compter sur cet appoint pour voir se répandre notre Revue dans le pays. Pourtant, notre joie aurait été grande si nous avions pu voir l'*Album des Familles* pénétrer dans toutes les demeures de nos compatriotes canadiens-français.

Espérons que notre mission sera mieux comprise plus tard, et qu'alors nous recevrons une plus large part du patronage des catholiques. En attendant, nous invitons chaque abonné en particulier de nous honorer de leur sympathie, en nous procurant un ou deux abonnés nouveaux dans chacune de leurs paroisses respectives.

Puis, y a-t-il rien de plus instructif, de plus intéressant à lire que le Bulletin religieux de l'*Album* ? sur l'enseignement de la Religion depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours ? Y a-t-il rien de plus moral, de plus entraînant et de plus captivant pour l'esprit et le cœur que le feuilleton littéraire de cette Revue religieuse et artistique ?

Quoiqu'il en soit, nous avons un cercle de lecteurs et de lectrices qui nous porte beaucoup d'intérêt, et c'est pour nous une grande consolation, parce que nous pouvons opposer la prétentieuse argumentation du poète qui a dit :

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon,
Il faut en essayer cinquante
Avant d'en rencontrer un bon.

Cette boutade, peu gracieuse, ne trouvant pas ici d'application, nous la reproduisons tout simplement pour faire justice, à notre point de vue, de cette philosophie dédaigneuse.

L'*Album des Familles* est reçu par plusieurs Instituts Canadiens, ou Cercles littéraires, ainsi que par quelques Bibliothèques paroissiales ; mais pourquoi cette Revue ne se trouverait-elle pas dans les 500 autres bibliothèques paroissiales de la province de Québec ?

Nous laisserons, maintenant, la parole à notre aimable chroniqueur, M. Ducharme, qui met tout son bonheur à faire jaillir dans les âmes le feu sacré des liens de la famille et le dévouement aux institutions antiques qui savent révéler les primitives beautés du culte social.

[Pour l'*Album des Familles*.]

La Nouvelle Année.

Pourrons-nous dans les champs revoir les
[hirondelles]
Que les soleils joyeux reviennent éveiller ?
Aurons-nous le parfum de la rose embaumée,
Et le gai rossignol, toujours le bienvenu,
Dans ses longs douze mois, dis-moi nouvelle année,
Que nous apportes-tu ?

CHARLES OUDIER

I

Un nouveau nuage vient de voiler l'horizon des temps et déjà l'humanité dans l'attente, interroge ses mystérieux contours.

Recelent-ils le calme ou la tempête ?

Nous annoncent-ils une brise favorable ou un souffle ennemi ?

L'avenir nous le dira, mais en attendant, nous répétons à l'unisson :

Dans tes longs douze mois, dis-moi Nouvelle Année
Que nous apportes-tu ?

Le carillon du nouvel an nous surprend encore à méditer ces vers du regretté Charles Ouimet. Le premier janvier 1883 a dû lui rappeler ces accents dont sa lyre saluait jadis l'aurore d'une année nouvelle, mais hélas, il n'a pu, comme dans le passé, revoir les hirondelles dans les champs, ni jouir des parfums de la rose embaumée.

Le printemps est venu, le noir cyprès vit une tombe nouvelle implorer l'ombrage de ses funèbres rameaux, et l'hirondelle revint pour moduler sur ce tertre encore humide une plaintive élégie, que le timide rossignol redisait aux échos des bocages lointains.

Plusieurs répéteront encore le chant du barde qui a quitté notre sphère, et plusieurs ne verront plus les gais rossignols.

Qui de nous s'envolera le premier ?

Dieu seul le sait !

Le mortel sur le point de franchir le seuil d'une nouvelle année est moins heureux que le marin qui s'appête à traverser l'immense océan.

Celui-ci, en voyant la nuée menaçante s'étendre silencieusement sur l'azur des cieux, peut retarder son

départ, mais le vaisseau qui porte la foule des humains sur la mer orageuse des années ne connaît point de retards, encore moins d'arrêts ; que l'horizon disparaisse sous les nuages de la tempête, que les vents séditieux menacent de renverser de leurs trônes fragiles les souverains de la terre ; que la terre s'ébranle sous le redoutable sceptre de la vengeance divine, il doit affronter l'ouragan qui semble devoir le pulvériser et cingler sans cesse vers des rivages inconnus, tant que Dieu ne mettra point un terme à sa course vagabonde.

Malheur à celui qui succombe durant la traversée, le flot reçoit sa triste dépouille et son souvenir va se perdre dans les retraites fugitives de l'oubli !

Telle est la vie de l'homme, tel est son triste destin.

Mais pourquoi ces sombres pensées dans un jour d'allégresse ?

Pourquoi tracer cette ombre, ce froid linceuil, sur ce paysage où tout ne respire que la joie et la gaieté ?

Pourquoi venir en philosophe morose, mettre le cachet de la tristesse sur les fronts épanouis de l'insouciant jeunesse ?

C'est que la souffrance est le partage de l'homme.

Ici-bas, il n'est point de roses sans épines, point de rosées sans pluies, point de zéphyr sans aquilons, et pareillement point d'écrits, où les fleurs n'escortent les plaisirs.

Mais séchons nos larmes et passons à l'idéal du Nouvel An !

Sur les maux de la vie,
Glissons
Glissons
Plaisir jamais ne coûte
De pleurs
De pleurs
Et si me notre route
De fleurs
De fleurs

II

La nuit va bientôt replier son écharpe étoilée ; sur le rameau dénudé, le givre étincelle sous les derniers reflets de la lune pâlisante, et l'horizon silencieusement se pare de franges pourprées.

De faibles rumeurs s'élèvent peu à peu, on dirait les premiers soupirs d'une brise nouvelle, le joyeux murmure d'un ruisseau serpentant gaîment sur un lit de mousse ;

sous le toit de chaume comme dans la demeure somptueuse, brillent de nouveaux feux.

Voyez-vous ce profil féminin qui effleure les tapis moelleux d'une de ces demeures illuminées ?

Silence, semble-t-il dire ; n'éveillons pas les anges du berceau, mais doucement, bien doucement déposons dans leur soulier mignon les étrennes du nouvel an.

Et, sous la main bienfaitrice, le petit soulier disparaît sous les joujoux et les bombons.

Pouvez-vous méconnaître dans ce profil gracieux la jeune mère, préparant un joyeux réveil à ses chérubins endormis ?

Ce sera le petit Jésus qui aura apporté ces dons et la jeune mère se gardera bien d'avouer son aimable complicité.

Il existe cependant des enfants terribles, il y en a toujours eu et il y en aura toujours, qui prendront dans leur petite tête, la ferme résolution de surprendre le petit Jésus dans sa tournée nocturne.

Quelle joie, s'ils ont pu surprendre leurs mamans sous ce nouveau rôle, grâce à leur esprit inventif elles sauront bien trouver une sortie, mais le tour est joué et l'enfant terrible jubile.

Enfin le soleil brille, il fait jour, le carillon du nouvel an se fait entendre et tous se réveillent à ses sons argentins.

L'enfance tressaille d'allégresse, et comme le petit oiseau qui se berce pour la première fois sur un rameau verdoyant, elle gazouille ses refrains les plus mélodieux.

Les jouets, les bombons sortent de leur cachette, les baisers retentissent, les joues roses en souffrent bien quelque peu, mais il est si doux de s'embrasser !

Je me garde bien d'interroger les amoureux sur un sujet aussi délicat, car je craindrais que leur témoignage ne me fasse tort.

Après les baisers, les souhaits.

Souhaits de bonne année !

Souhaits de longue vie, de prospérité et de récompenses futures, aux plus âgés.

Aux fiancés nous souhaitons l'accomplissement de leur vœu le plus ardent. Le mot *oui*, à la grande question que leurs lèvres ne savent trop comment proférer.

Aux jeunes filles, nous souhaitons

des chevaliers accomplis, sans peur et sans reproche, des maris fidèles et généreux, et les douceurs d'une vie domestique se renouvelant sans cesse et toujours.

Lune de miel, ô mes amours,
Vous devriez durer toujours

Même les journaux se mêlent de faire des souhaits.

Ils sont si malins, ces journaux, et si peu aimables en politique surtout.

Le nouvel an leur donne à réfléchir à ce qu'il paraît.

S'ils étaient toujours aussi plaisants, on n'aurait qu'à se louer de leur urbanité et de leur courtoisie, mais hélas, ces pécheurs d'un nouveau genre ne se convertissent la veille du jour de l'an que pour se réveiller le surlendemain avec un amas plus considérable de ces souhaits, que les rhéteurs appellent si justement des... imprécations !

Mais n'anticipons point.

Qui sait si leur conversion ne sera pas sincère cette année ?

L'année 1884 n'est pas bissextile en vain !

III

Le soir arrive, enfin, et vient protéger de ses replis ombreux, l'habile retraite de ces héros, qui ont osé affronter, une journée entière, dans leurs visites sociales, le bombardement meurtrier des banalités sur le beau temps, s'il fait beau, sur le mauvais temps, s'il fait mauvais.

Le soir, pour eux, c'est le salut !

Le soir, c'est la réunion de la famille autour du foyer paternel ; c'est la vieille chanson qui fait revivre la gaieté sur les fronts soucieux de nos bons canadiens.

Vieille chanson, dit le poète :

Poésie antique et naïve,
Reflet des jours de nos aïeux,
Ne vous enfuyez pas, craintive.
Devant notre art si fade et si pompeux
Restez ! si la mode s'amuse
Aux froides douceurs d'aujourd'hui.
Vous avez seule, aimable muse
Le secret de chasser l'ennui

Les jeux champêtres prêtent leur divertissant concours à l'antique chansonnette.

On rit, on danse, on s'amuse !

Les vieillards oublient la trace des ans, pour rivaliser avec les plus agiles :

Frères et sœurs, couples heureux,
Entrez en cadence,
Faites la révérence
Et puis... un baiser doucereux.

Devant l'enthousiasme des plaisirs souvent l'âge s'efface, et c'est un des caractères les plus saillants de nos bonnes fêtes canadiennes ; joie sans mélange, plaisirs innocents, tout contribue à les rendre populaires et dignes d'échapper à la jalousie des siècles.

Soudain sonne l'heure du repos et chacun se disperse content ; les lumières s'éteignent, tout rentre dans le silence des nuits et la brise du Nouvel An se jouant dans la cime des pins verdoyants semble murmurer bien bas :

Dans les longs douze mois, dis-moi, Nouvelle
Quo nous apportes-tu ? — Année,

Charles M. DUCHARME.

— 000 —

Articles remis

Les articles d'Archéologie et de Biographie sont forcément remis au mois prochain et ainsi que d'autres travaux poétiques et littéraires, faute de place.

Le sommaire du présent fascicule est également relégué dans la 2e page du *Couvert*, pour la même raison.

— 000 —

La Presse Catholique

Plusieurs évêques américains, réunis à New-York, ont publié un document remarquable où il est longuement parlé de la presse catholique. Entre autres choses ces évêques disent :

“ Si chaque famille catholique s'abonnait à un ou deux journaux catholiques, vos enfants sauraient comment répondre aux objections spécieuses qu'on formule souvent contre leur foi, les difficultés seraient résolues et les doutes écartés. Il n'y a pas de famille assez pauvre pour ne pas pouvoir s'abonner, en faisant un peu d'économie au besoin, au moins à un journal catholique. ”

— 000 —

Avis Officiel.

AVIS AUX ENTREPRENEURS

DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au sousigné, et portant la suscription "Soumission pour les travaux de l'Île aux Grues," seront reçues jusqu'à Mardi le 8^{me} jour de janvier, 1884 inclusivement, pour la construction de travaux devant relier la jetée de l'Île aux Grues, comté de Montmagny, Québec à la terre ferme, conformément aux plans et devis que l'on pourra voir en s'adressant à M. E. P. Bender, sous-ingénieur, à Saint-Thomas, Montmagny, qui fournira aussi des formules imprimées de soumission.

Les soumissionnaires sont avertis que les soumissions doivent être faites sur les formules imprimées fournies et être signées de leur main. Sans cela elles ne recevront aucune considération.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté par une Banque, fait payable à l'ordre de l'honorable Ministre des Travaux Publics, pour une somme égale à cinq pour cent du total de la soumission, lequel chèque sera confisqué si la personne refuse de signer le contrat sur demande de ce faire ou si elle néglige de compléter les travaux entrepris. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis.

Le département ne s'engage à accepter ni la plus basse, ni aucune des soumissions.

Par ordre,

F. H. ENNIS,

Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 6 décembre 1883.

Avis Officiel.



BASSIN DE CARENAGE

Colombie Britannique

DES Soumissions cachetées, adressées au sousigné et portant la suscription "Soumission pour Bassin de Carénage, C. B." seront reçues à ce bureau jusqu'à Vendredi, le 8 Février 1884, inclusivement, pour la construction et l'achèvement de la partie non terminée du

BASSIN DE CARÉNAGE, au Port d'ESQUIMALT, Colombie Britannique

conformément aux plans et au devis que l'on pourra voir au Ministère des Travaux Publics à Ottawa et en en faisant la demande à l'hon. J. W. Trutch, à Victoria, C. B., à partir de lundi, le 24 Décembre prochain.

Les soumissionnaires sont avertis que leurs soumissions ne seront point prises en considération, si elles ne sont faites sur les formules fournies, si les prix ne sont point indiqués en regard de tous les items qui y figurent, et si elles ne portent pas leurs propres signatures.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque de banque, accepté, pour la somme de \$7,500, fait payable à l'ordre de l'honorable Ministre des Travaux Publics, et qui sera confisqué si la personne dont la soumission aura été acceptée, refuse de signer le contrat sur demande à elle faite à cet effet, ou si elle ne le termine pas intégralement. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis.

Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

F. H. ENNIS,

Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 12 Novembre 1883.



COMPOSÉ VÉGÉTAL

De Lydia E. Pinkham.

Est un spécifique souverain

Pour toutes les douleurs, faiblesses si communes à notre meilleure population féminine,

Médecine pour les Femmes. Inventée par une Femme. Préparée par une Femme.

La plus grande découverte médicale depuis l'origine de l'Histoire.

Il ranime l'humeur qui s'abat, donne de la vigueur aux fonctions organiques et les harmonise, donne de l'élasticité et de la fermeté au pas, restaure l'éclat naturel de l'œil, et répand sur la joue pâle de la femme les roses fraîches du printemps de la vie et du commencement de l'été.

Les médecins en font usage et le prescrivent volontiers.

Il prévient l'évanouissement, la flatuosité, détruit l'inséparabilité des stimulants, et fait disparaître les faiblesses d'estomac.

Cette tendance à marcher la tête basse, qui cause de la douleur, de la pesanteur et des douleurs dans le dos, est toujours définitivement guérie par son usage.

Pour la guérison des maladies des reins, chez l'un et l'autre sexe le composé est sans rival.

Le Purificateur du Sang de Lydia E. Pinkham déracinera tous les vestiges des humeurs dans le sang, et renforcera le système, de l'homme, de la femme ou de l'enfant. Insistez pour que votre pharmacien vous en procure.

Le Composé Végétal et le Purificateur du Sang sont préparés aux Nos 233 et 235 Western Avenue, Lynn, Mass. Prix du flacon \$1. Six flacons pour \$5. Envoyés par la maille sous forme de pilules, ou de lozenges, sur réception du prix, \$1 la boîte pour chaque. Mad. Pinkham répond volontiers à toute lettre demandant des renseignements. Mettez dans l'enveloppe un timbre de 3 centins. Demandez un pamphlet.

Ce composé est également préparé à Stanstead (P. Q.)

NORTHIROP & LYMAN

TORONTO

Agents généraux pour toute la province d'Ontario.

Aucune famille ne devrait se passer de PILULES POUR LE FOIE DE LYDIA E. PINKHAM. Elles guérissent la constipation, la constitution bilieuse et l'engourdissement du foie. 25 cents la boîte. En vente dans toutes les pharmacies.

SEULEMENT
\$1.00 par Année.

Le Mail Hebdomadaire

THE GREAT CANADIAN PAPER
WEEKLY MAIL
Stands far in advance of any other Canadian Paper, \$4 a year.

It has the Largest Circulation; the Latest News, both Local and Foreign. A Splendid Story Page. First-class Agricultural Page. Reliable Market Reports. Legal Column Household Department, Children's Department, etc.

THE MAIL is the great medium for advertisements of FARMS FOR SALE

Agents Wanted
ADDRESS THE MAIL Toronto, - Canada

ONE DOLLAR A YEAR
THE MAIL

Abonnez-vous

ET

FAITES ABONNER VOS AMIS

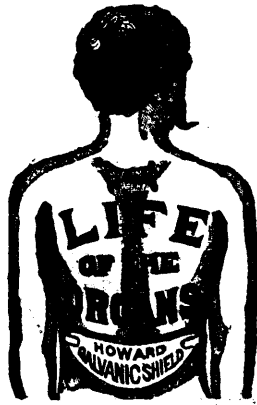
A

L'ALBUM DES FAMILLES

\$2 par année.

LOST VIGOR RESTORED

VITAL FORCE & ENERGY DEVELOPED.



MANHOOD & STRENGTH REAINED.

(As worn over back, covering Nerve-Vital Centers.)

NERVE-LIFE RENEWED
By the HOWARD GALVANIC and MAGNETIC SHIELD.

It Speedily and Positively Cures All Weaknesses of a Personal Nature, General Debility, Dyspepsia, Paralysis, Spinal Ailments, Rheumatism, Neuralgia, Kidney, Liver and Bladder Diseases, Epilepsy, Blood-Poisoning, Chills and Fever, Malaria, Sciatica, Nervousness, Biliousness, Sleeplessness, Low Spirits, Weak Back.

BEST APPLIANCE MADE. Fits Any Part of the Body. Gives all the Benefits of Galvanism, Magnetism and Electricity, combined or separately. WITHOUT USING VIBROTOR or ACID. Cures Where All Other Remedies Fail. Guaranteed. PRICES OF SHIELDS—No. 1, \$4; No. 1A, \$6; No. 2, \$10; No. 3, \$15; No. 4, \$20. Graded in power to suit every disease.

“THREE TYPES OF MEN.”

An illustrated book (for MEN ONLY), sent FREE, Sealed. Gives SAFEST and POSITIVE CURE for Involuntary Waste, Sexual Weakness, Impotency. Will save time, \$2.00, Money.

“NAID, WIFE, MOTHER.”

Illustrated book (for LADIES ONLY), sent FREE, Sealed. Gives SAFEST and PERMANENT CURE for ALL VENICE COMPLAINTS.

Electro-Magnetic Insoles keep feet warm, prevent Colds, Rheumatism, etc. \$1 per pair. Send size of shoe.

Goods sent by mail, express or C. O. D. CORRESPONDENCE CONFIDENTIAL. ADVICE FREE. Please name this paper.

AMERICAN GALVANIC COMPANY,
OFFICES: 124 Madison St., Chicago, Ill.,
1108 Chestnut St., Philadelphia, Pa.

La Machine à Coudre

LA PLUS POPULAIRE

EST

DÉFIANT TOUTE COMPÉTITION

EST LA

NEW-HOME

Elle est la plus légère,
la plus simple,
la plus perfectionnée,
la plus durable,
et la meilleure.

200,000 sont vendues
chaque année

S'adresser à

NEW HOME SEWING MACHINE CO

30, UNION SQUARE,

NEW YORK.

LE MEILLEUR JOURNAL ! ESSAYEZ-LE !

Il est magnifiquement illustré.

37 Année.

“Le SCIENTIFIC AMERICAN”

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire, de première classe, contenant seize pages, imprimé avec soin et abondamment illustré de splendides Gravures, représentant les inventions les plus récentes dans les arts et les sciences. Il contient aussi des informations récentes sur l'Agriculture, l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la médecine, la Géologie et l'Astronomie. On trouvera dans le *Scientific American* les écrits les plus précieux et les plus pratiques venant d'écrivains distingués dans toutes les branches de la science.

Conditions : \$3.70 par an, \$1.60 pour six mois, y compris le postage. Pour une seule copie, 10 centins. On le trouve chez tous les vendeurs de Papiers nouvelles. On peut payer par ordre postal adressé à MM. MUNN et Cie, Editeurs, 37 Park Row, New-York.

Patentes. En rapport avec le *Scientific American* MM. MUNN et Cie., se font sollicitateurs de Patentes américaines et étrangères. Par 36 années de travail, ils ont fondé l'établissement le plus considérable du monde. Les patentes obtenues aux meilleures conditions. Un avis spécial annonçant l'objet patenté par l'entremise de cette Agence est publié dans le *Scientific American*, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Vu l'immense circulation du journal, l'attention publique est attiré par l'utilité de l'objet patenté et en facilite la vente ou l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir une patente en écrivant à Munn et Cie. Nous envoyons aussi sans charges le manuel relatif aux lois de patentes, aux patentes, aux Caveat, aux marques commerciales, à leur goût et la manière de se les procurer, avec les informations nécessaires pour obtenir les avances sur inventions. Adressez-vous soit pour le journal soit pour matières relatives aux patentes à

MUNN & Cie.,
37, Park Row, New-York.

Aux Annonceurs des Etats-Unis.

L'ALBUM, dont la circulation est fort qu'aux Etats-Unis, se trouve au Bureau d'agence de MM. Geo. ROWELL & CIE, No 10, rue Spruce, autorisé d'accepter des annonces pour cette Revue
Mensuelle

RUSSELL HOUSE

RUE SPARKS, OTTAWA.

J. A. GOUIN, Propriétaire.

Situé au centre des affaires et tout près des édifices du Parlement, cet hôtel est le rendez-vous de tous les hommes d'affaires et continue à tenir son rang parmi les premiers hôtels du pays

L'ALBUM DES FAMILLES

est publié à Ottawa le 1^{er} de chaque mois, par cahier de 32 pages triple colonne, avec une

GALERIE NATIONALE

de

Portraits Historiques, Politiques et Littéraires.

Le prix de l'abonnement est comme suit
Pour le Canada et les Etats-Unis. \$2 00
Pour la France et l'Angleterre... \$2 50 (12 frs payable invariablement d'avance ou dans les 30 jours qui suivront la date de l'abonnement.

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

N. B.—Les lettres renfermant de l'argent doivent être enregistrées; et dans ce cas elles sont à la charge de l'administration.

Comme l'Album des Familles pénètre dans toutes les paroisses et villes de la province de Québec et autres centres français des Etats-Unis, nous avons résolu de publier sur la couverture de l'Album des Familles les annonces des marchands et industriels qui nous seront adressées, à raison de \$1.00 pour la première insertion et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Pour plus ample information, voici le tableau des prix établis pour chacune des périodes ci-dessous mentionnées, et selon l'étendue des annonces.

TARIF DES ANNONCES.

	Par fraction de colonne.			
	1/2 de colonne	1/3 de colonne	2/3 de colonne	1 colonne
Première insertion	\$1.00	\$2.00	\$3.00	\$4.00
Insertions subséquentes.....	0.50	1.00	1.50	2.00
Pour 6 mois.....	\$3.00	\$5.00	\$ 8.00	\$10.00
Pour 12 mois.....	5.00	8.00	12.00	15.00

	1/2 de page	1/3 de page	2/3 de page	1 page
	Première insertion	\$2.00	\$6.00	\$9.00
Insertions subséquentes.....	1.50	3.00	4.50	6.00
Pour 6 mois.....	8.00	\$12.00	\$18.00	\$25.00
Pour 12 mois.....	12.00	15.00	25.00	40.00

Par cette échelle des prix, il appert qu'une annonce de 20 lignes, publiée durant 12 mois dans l'Album des Familles, aura pu tomber sous les yeux de plus de 50 000 lecteurs, durant l'année, et cela pour la minime somme de \$5.00.

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, envoi d'argent, annonces, etc, doit être adressé à

STANISLAS DRAPEAU,
Editeur-Propriétaire,
de l'Album des Familles, Ottawa,
(P. O. Boite 1065.)